

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

237

vingtième année

Septembre 1973

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	50 F	25 F
Etranger	60 F	30 F

Abonnement de soutien : 1 an : 60 F — Etranger : 70 F

Abonnement d'Honneur : 100 F

Le numéro : 4,50 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Rik forbundet for sexuellt likaberattigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San-Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5

C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

• Copyright • Arcadie 1973 •

Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28600-LUISANT

Dépôt légal 1973. N° 438 — Imprimé en France

A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

VINGTIÈME ANNÉE

SEPTEMBRE 1973

S O M M A I R E

Les jeunes Homophiles

A nos lecteurs	369
Avant-propos	372
L'auto-présentation	374
Les premiers pas	377
Décider d'en naître	383
L'enseignement sur la sexualité à l'école	387
Quelques témoignages	392
Pour une interprétation marxiste des problèmes de l'homosexualité	399
La perception des « folles » par les homosexuels	403
Les mouvements homosexuels anglo-saxons	409
Les Pays-Bas	413
A propos de souffrance psychique	416
Rodolphe ou comment Zola s'y serait pris	419
Le livre des morts-vivants	423
L'autre et moi-même	426
Les homosexuels	427

COLLOQUE INTERNATIONAL

PARIS, 1-2-3-4 Novembre 1973

L'HOMOPHILE A VISAGE DÉCOUVERT

**Conférences magistrales de diverses hautes personnalités
françaises et étrangères — Tables rondes**

Création de la pièce de théâtre : « BRULER SA VIE »

Le programme détaillé peut être demandé à ARCADIE

La revue ARCADIE publiera à partir de ses livraisons de décembre 1973 le compte rendu de ce colloque, les textes des conférences magistrales et l'essentiel des tables rondes.

**« UN HOMOPHILE PEUT-IL ACTUELLEMENT, EN FRANCE,
SANS PREJUDICE, NI POUR LUI, NI POUR LA SOCIETE,
VIVRE A VISAGE DECOUVERT ? »**

**« LE MOMENT SEMBLE VENU D'INSTAURER UN VERITABLE
DIALOGUE AUSSI LARGE ET OUVERT QUE POSSIBLE
ENTRE HETEROSEXUELS ET HOMOSEXUELS AFIN DE
FAIRE CONNAITRE LE VRAI VISAGE DE L'HOMOSEXUA-
LITE. »**

A NOS LECTEURS

Ce numéro est différent des autres tant par sa forme que par son contenu. Arcadie se doit d'expliquer à ses lecteurs pourquoi il en est ainsi et dans quelles conditions ce numéro a été composé.

En 1971, quelques Jeunes, conscients de leur isolement et de la difficulté qu'ils avaient de vivre leur homosexualité de façon équilibrée, ont décidé de se grouper pour « faire quelque chose ». Il s'agissait, au début tout au moins, de créer, au sein d'Arcadie, une structure d'accueil et de dialogue pour les jeunes et par les jeunes. Il s'agissait aussi d'entreprendre un effort de réflexion et de formulation qui permettrait à ces jeunes de participer, partout où cela serait possible, à un effort d'information de l'opinion pour une justice plus équitable (abrogation de l'amendement Mirguet, majorité identique pour les homosexuels et les hétérosexuels).

Arcadie a accueilli favorablement cette initiative et l'a aidée de différentes façons (facilités matérielles, accueil dans les locaux du Club pour les réunions de travail). Le Directeur d'Arcadie et plusieurs collaborateurs, soit individuellement soit collectivement, ont répondu aux invitations des jeunes pour dialoguer avec eux et leur faire part de leur expérience. Mais toujours Arcadie a tenu à éviter de prendre à leur égard une attitude dirigiste ou paternaliste qu'ils n'auraient d'ailleurs pas, et à juste titre, acceptée.

En mai 1972 Arcadie acceptait d'offrir à ce groupe un numéro entier de la revue, dans le courant de l'année 1973, pour leur permettre de « s'exprimer ». Toute liberté était donnée à ces jeunes de concevoir et d'organiser ce numéro comme ils l'entendaient à la condition toutefois de s'abstenir des provocations et des audaces qui pourraient entraîner des poursuites et menacer l'existence même d'Arcadie. Ce faisant Arcadie n'avait d'autre but que d'encourager ces

jeunes dans la tâche qu'ils avaient entreprise et accessoirement de susciter de nouvelles vocations de collaborateurs.

Telles sont donc les circonstances qui ont conduit à la parution du présent numéro. Que vaut-il ? Ce n'est pas à nous d'en décider mais bien à nos lecteurs. A eux donc de nous faire part de leurs appréciations.

Nous croyons cependant utile d'apporter quelques précisions :

1° Fidèle à sa promesse Arcadie a publié les textes qui lui ont été remis dans la forme où ils lui ont été remis. Quelques articles sont écrits dans un style difficile ou obscur qui les aurait fait sans doute écarter dans un numéro ordinaire eu égard à la grande diversité de nos lecteurs. Nous n'avons pas cru devoir le faire, voulant laisser aux jeunes l'entière responsabilité de ce numéro. Certains de nos auteurs ont sans doute fait trop de concession à ce conformisme intellectuo-parisien qui veut que de nos jours on ne puisse s'exprimer qu'en martyrisant la langue française et en recourant à un jargon d'initiés.

2° Arcadie a publié les textes présentés (dans la limite des 64 pages de la revue) (1) sans en modifier le contenu. Mais le fait qu'un article paraisse dans Arcadie ne signifie pas, d'une façon générale et plus encore pour ce numéro, que les idées qu'il exprime reflètent nécessairement la position officielle d'Arcadie. Arcadie se réserve la possibilité de prendre position à ce sujet dans un prochain numéro si cela apparaît nécessaire. De même les lettres les plus significatives de nos lecteurs seront publiées pourvu qu'elles s'abstiennent de tout esprit de vaine polémique.

3° La plupart des auteurs ont de vingt à vingt-cinq ans. Nous devons à l'honnêteté de dire que deux ou trois ont sensiblement plus (mais ils ont écrit leur article à la demande et en plein accord avec le Groupe Jeunes). Quelques-uns ont déjà écrit dans Arcadie ; d'autres y écrivent pour la première fois. L'originalité du numéro tient donc moins à l'âge ou la nouveauté des participants qu'à la volonté qu'ils ont eue de faire une œuvre réfléchie, concertée et constructive. C'est là-dessus qu'ils doivent être jugés et sur rien d'autre.

(1) Tous les articles rasemblés pour ce numéro ne peuvent passer en ce fascicule ; il aurait été nécessaire de réaliser une revue de 150 pages... Ces articles paraîtront ultérieurement.

Au demeurant nous devons nous garder d'une admiration de complaisance due au soi-disant jeune âge des rédacteurs. Notre époque a trop tendance, avec parfois la complicité des jeunes eux-mêmes, à faire de la jeunesse un âge à part, protégé, isolé, qui a d'ailleurs tendance à se prolonger de plus en plus tard. La vérité est qu'à vingt-deux ou vingt-quatre ans on est déjà un homme, que l'on doit se comporter comme tel et que l'on doit demander à être considéré comme tel. Combien de chefs-d'œuvre, combien de découvertes, combien d'exploits mémorables ne sont-ils pas dus à de jeunes hommes de moins de vingt-cinq ans ?

Et faut-il rappeler que nombreux parmi ceux qui ont fondé Arcadie il y a vingt-deux ans avaient à l'époque bien moins de trente ans ?

ARCADIE.

AVANT-PROPOS

Ce numéro n'est pas fortuit — Il est l'expression, peut-être encore maladroite, de deux ans de recherches : recherches de son identité, de celle des autres, de la réflexion puis du travail en commun et enfin de la prise de parole — Mots étranges ! moins, quand on saura que c'est un Groupe, le Groupe de Jeunes Homosexuels, qui est responsable de la publication, dans ces pages de la revue *Arcadie*, d'un numéro qu'il a voulu « spécial », tant par son fond que par sa forme. Il ne déroutera pas, pourtant : c'est encore un balbutiement, mais, on l'espère, il intéressera et surtout, il engagera ses lecteurs à venir nous voir pour en savoir plus.

On verra plus loin ce qu'est et ce que fait le Groupe de Jeunes Homosexuels d'*Arcadie*. Auparavant, il est bon qu'on sache que les articles que ce numéro contient émanent à la fois de membres et de collaborateurs de notre Groupe. On retrouvera des signatures qui ont déjà paru dans *Arcadie*. On en découvrira d'autres, celles de jeunes qui, en général, sont ensemble depuis les origines de notre action — les propos des uns et des autres surprendront quelquefois : on a voulu que chacun, dans ses écrits, conserve sa personnalité, car ce numéro n'est pas exactement une œuvre collective. Il a permis simplement un point de rencontre entre des personnes d'âges et d'horizons différents mais au stade d'évolution proche. Tel qu'il est, il sera un degré de plus dans la compréhension mutuelle et, c'est le but recherché, la lutte commune. Sur cette base verra peut-être bientôt le jour une véritable œuvre collective. C'est ce à quoi on va se consacrer maintenant.

On ne présentera pas ce numéro — la subdivision des parties et le titre des articles y suffit amplement. On ne conclura pas non plus : l'ensemble des écrits s'est voulu une porte ouverte sur l'avenir. Puisse alors ce numéro, qu'on demande à tous de faire connaître, et en particulier aux jeunes, contribuer à élargir l'horizon, présent et futur, de chacun !

On ne saurait terminer ces pages préliminaires sans adresser de vifs remerciements à M. André Baudry et son équipe pour leur aide constante et désintéressée, en particulier dans la confection de ce numéro qui n'a pas été toujours facile, mais aussi dans ce qui a été, est et sera peut-être encore, espérons-le, l'action de notre Groupe.

LE GROUPE DE JEUNES.

LES MINORITÉS HOMOSEXUELLES

(Collection Sociologie nouvelle)

Ed. J. Duculot — 296 p. — 30 F

*Etudes sur l'homophilie en Allemagne,
en Hollande, aux Etats-Unis d'Amérique*

L'AUTO PRÉSENTATION

Se présenter spontanément : presque toujours cela amenait un « déblocage » au niveau psychologique, de celui qui pour la première fois rencontrait des « semblables » : et non furtivement ou d'une manière faussée, mais dans une ambiance de confiance où le dialogue était au centre de la réunion. Et cela était essentiel pour notre groupe, ce climat était déjà le refus d'autre chose. Lorsque pour la première fois un jeune homosexuel rencontre des homosexuels réunis, c'est généralement dans une salle de danse : et dès l'abord son désir de communication se voit amputé puisque la communication est l'élément rejeté en ces endroits : refusé au profit de la drague simple : symbole sans doute de cela, l'absence de « blancs » entre les airs de musique qui passent, et son intensité généralement telle qu'aucune conversation suivie n'est possible. Drague qui réduit d'avance les rapports entre les deux garçons qui auront pu se rencontrer — les réduit au mieux à une super-intimité, à la confiance absolue et artificielle au matin : à ce point que l'on « consomme » autant de personnalités que de beaux corps.

Nous tenions dans notre groupe à ce que le contact se situe au niveau du dialogue, de l'échange d'idées.

Celui qui, se présentant, par là-même se « disloquait » et pouvait enfin dire ce qui jusque-là avait été son « gros sur la patate », certes se mettait en cause — mais mettait aussi le groupe en cause : ainsi tel garçon apparemment heureux dans la superficialité, et « folle » (selon l'horrible mot), se révélait plus réfléchi que bien d'autres « métaphysiciens » sur les questions que pose le sentiment amoureux. La plupart du temps cependant le groupe avait la possibilité d'aider le nouveau-venu à se dégager de questions complexes qui le séparaient de lui-même : la plupart des jeunes homosexuels sont dominés par des préjugés anti-homosexuels : peur de devenir « efféminé » si on devient heureux, peur de vieillir et de finir solitaire (les hétéro-

L'AUTO-PRÉSENTATION

sexuels, étant mariés, resteraient aimables... ?) ; sentiment chrétien d'une facilité à être homosexuel — soi — quand « s'obliger » « à aimer » (*sic*) une fille constituerait un louable effort, etc. Toutes questions plus ou moins diffuses qui sont le résultat de la répression de l'homosexualité telle qu'elle est intériorisée par le jeune homosexuel. Toutes questions qui aussi sont un frein essentiel à l'épanouissement de la personnalité, non seulement au niveau sexuel, mais à tous les niveaux : trop d'homosexuels adultes, ainsi, sont dominés par leur sexualité — non qu'ils en fassent la source essentielle de leur bonheur, mais parce qu'ils la méditent sans cesse, et méditent les échecs affectifs issus précisément d'un manque de limpidité, de spontanéité de leur désir, d'un manque de confiance dans sa capacité de leur apporter une bonne part de l'épanouissement moral dont chacun rêve (légitimement). Questions qui forment une nébuleuse parfois inextricable, un nœud gordien : il suffit parfois de trancher sur un problème pour que tout se clarifie.

« Accouchement » à soi-même auquel le groupe pouvait aider au moins sur deux points : d'abord, par l'apport d'une somme considérable de connaissances diverses, acquises au cours de discussions, d'exposés, d'échanges de vues ou d'expériences. Ces connaissances-là n'existent imprimées nulle part pour la raison profonde que tout ce qui est publié de l'homosexualité tend à la nier : que ce soit ce qu'on dit sur elle, ce qu'on représente d'elle, choisit en elle comme objet d'étude, ou construit comme interprétation de son existence. A la refouler avant tout, chez l'homosexuel lui-même. C'est le « cercle » connu des chrétiens interdisant l'exercice de la quasi-totalité des métiers aux Juifs pour ensuite leur reprocher de pratiquer l'usure. A la limite les homosexuels sont confinés dans le pathologique : psychologique, social, culturel, etc., car c'est le seul domaine où on leur permet de s'épanouir : « on l'appelait fleur d'édicule » pourrait conter une ballade.

Toute cette nébuleuse et cet emberlificoti, dominée par la souffrance — elle-même agrandie par une insatisfaction affective et sexuelle — peut donc être éclaircie par des explications. Mais, second point de l'action du groupe : ces explications ne peuvent être neutres. Non qu'elles doivent être partisans. Mais la simple vérité des faits a ici une puissance réelle, une force d'apaisement et de clarification.

Outre, fondamentale, une sorte de décision d'être soi-même (ou d'être heureux) que déjà comprend l'adhésion au groupe : choix du bonheur contre le malheur, de soi (non-égoïsment) contre l'obscur et le négatif. Et c'est peut-être ce choix, approfondi parmi les anciens membres du groupe, et en quoi consistait la démarche du nouveau-venu, qui était le fond du « déblocage » et de la communication.



ZIDORE ANGELUS

(Jean-Pierre Maurice en Arcadie)

LE FADA

Un roman gai comme un rayon de soleil et qui prolongera vos vacances.

244 p. — Pour les Arcadien : 20 F au lieu de 25 F

COMMANDER A ARCADIE

LES PREMIERS PAS

La création du Groupe de Jeunes est récente : Février 1971. Et pourtant ses membres ont l'impression d'avoir accompli avec lui un grand chemin : pour certains, l'entrée dans le Groupe a été le début d'une transformation personnelle, pour d'autres, l'action du Groupe n'a fait que renforcer leurs propres initiatives personnelles. Tous, nous savons que l'activité d'un tel Groupe est limitée si nous en restons là, sur le passé. Pourtant il est important de savoir ce qui a été fait dans ce Groupe, depuis son origine jusqu'à aujourd'hui et quels chemins il a ouverts, même si ces chemins, pour devenir routes, doivent s'écarter dans l'avenir, d'un Groupe comme le nôtre, tel qu'il a été conçu il y a deux ans.

On trouvera ci-après des comptes rendus de quelques réunions faites par le Groupe. Pendant leur lecture, on n'oubliera pas qu'il s'agit là de rapports de discussions entre jeunes, que le style de présentation s'en ressent. Mais la forme et le fond de ces écrits n'ont rien de négatif, même a posteriori, nous semble-t-il. Ils nous ont permis, petit à petit, de nous exprimer, et collectivement.

Le crédo

[...] « C'est le possible que nous voulons obtenir et ce possible se résume d'abord à : nous rencontrer, nous apporter chaleur et confiance réciproque, nous apprendre l'un l'autre et entreprendre notre but futur :

« Au pays nous faire non seulement connaître mais reconnaître ; non tolérer mais admettre.

« A la famille faire admettre notre besoin de sincérité, de chaleur et de respect qui nous est nécessaire pour vivre ensemble.

« Aux camarades, aux connaissances, aux collègues faire sentir l'égalité qui nous lie à eux, à leurs préoccupations, à leurs besoins.

« A nous-mêmes enfin nous voulons dire un jour : voilà, ce combat pour la dignité et la vérité, tu l'as accompli toi-même et tu peux être fier. »

(Extrait du Manifeste n° 1 du Groupe,
Arcadie, mai 1971, n° 209.)

Une méthode

Le schéma-type du déroulement des réunions du Groupe pourrait être le suivant :

1) Entrée en matière : conversations libres, échanges de nouvelles, présentations des nouveaux membres.

2) Séance de travail proprement dite : Lecture du compte rendu de la précédente réunion — Compte rendu des actions personnelles (travail de rédaction, de correspondance, etc.) — Mise au point des responsabilités nouvelles (articles, études, discussions, etc.).

3) Réflexion collective sur un thème donné (débat).

(Extrait du compte rendu de la huitième réunion
du 27 février 1972.)

Un souci fondamental : les jeunes de province

IV. — *Correspondance.* — La correspondance est un des fondements de notre action. Il s'agit de répondre aux lettres que, depuis la publication du Manifeste, le Groupe reçoit, et de permettre à nos correspondants de province, souvent isolés, de s'exprimer, de venir nous voir même à l'occasion, de les inciter à nous aider par leurs rédactions de témoignages (cf. fiche type), articles, et à constituer eux aussi des groupes de province travaillant en liaison avec nous. Pour les modalités de cette correspondance, se reporter au compte rendu de la septième réunion.

(*Ibid.*)

L'auto-présentation : un exemple de rapports nouveaux

I. — *Présentation des nouveaux membres.* — Depuis le début des réunions du Groupe a été mise en pratique la méthode d'auto-présentation par chacun des nouveaux membres. C'est à quoi se soumettent aujourd'hui Michel A. et Frank.

1° *Michel se présente* : Michel est né en 1952, il est lycéen, il écrit des poèmes.

a) Michel a du mal à concevoir son avenir car, ne connaissant somme toute que peu d'homosexuels, il manque d'« exemples à suivre ».

Avis du groupe : le but de notre groupe est précisément de nous faire connaître les uns aux autres et tenter d'élaborer en commun ce qui, à notre âge et en tant qu'homosexuels, nous manque le plus : une vue claire de soi-même et des points d'appui.

b) Michel soulève ensuite le problème du service militaire : « Comment faire pour en être exempté, et doit-on être exempté en tant qu'homophile ? »

Avis du groupe : d'une part, l'homosexualité n'est plus une raison suffisante pour l'exemption, d'autre part, il s'agit, pour un homosexuel, de savoir s'il veut oui ou non être « citoyen à part entière », c'est-à-dire assumer ses responsabilités civiles et partagées par tous, ou bien se mettre systématiquement à l'écart. Il semble que cette dernière solution soit périmée, parce que l'homosexuel étant un être comme les autres, n'a pas besoin de faire de son goût sexuel un prétexte de distinction.

c) Puis Michel raconte ce qu'un couple ami d'hétérosexuels adultes, auquel il avait confié être homosexuel, lui a répondu : « Tu es homosexuel, c'est très bien — mais ne t'y enfonce pas », sous-entendant que cela ne devait pas durer éternellement, que ce serait une faute et une erreur de le demeurer.

Avis du groupe : ce type de réponse est significatif de l'ignorance des hétérosexuels du monde homophile : pour eux tout y est synonyme de tare, tout n'y est que caricature

malsaine — alors qu'au contraire les exemples dignes d'admiration y sont nombreux ; on peut être homosexuel et épanoui ; on peut être homosexuel et heureux. Ce trait montre encore à quel point il est nécessaire de nous connaître : car, s'il faut abattre les préjugés qu'ont les autres (c'est-à-dire les hétérosexuels) sur nous-mêmes, il faut quelquefois aussi détruire les idées fausses que nous-même, au travers de notre expérience (souvent limitée), nous faisons sur le monde homosexuel (exemple : l'homosexuel efféminé pensera tous les homosexuels efféminés, ou bien l'homosexuel sportif et « viril » ne voudra pas fréquenter les « folles », etc.), le monde homosexuel est le reflet d'une société tout entière : il en a la variété.

(Extrait de la neuvième réunion du 19 mars 1972.)

Les premiers travaux d'enquête : le Questionnaire

IV. — *Le questionnaire/fiche-type.*

1° *But du questionnaire* : parler en homosexuels au nom d'homosexuels pour montrer l'homosexualité sous son véritable aspect — détruire les préjugés tenaces établis sur la sexualité des jeunes homosexuels — mettre en évidence les barrières dressées devant eux et la pleine expression de leur moi par la société — nous permettre d'avoir une vue plus exacte des problèmes et des souhaits des jeunes homosexuels français — disposer d'un dossier de réponses utile lors de débats publics.

2° *Présentation* : le questionnaire portera l'accent sur les problèmes spécifiques des jeunes homosexuels ; entre autres : la situation familiale — la situation sociale — l'attitude homosexuelle (comportement par rapport aux autres, par rapport à soi-même et ses propres tendances, etc.).

3° *Mise au point* : la maquette du présent questionnaire, améliorée lors d'une réunion restreinte (cf. C.-R. 10^e réunion), est soumise à l'appréciation des membres du Groupe, pour révision définitive. Les corrections portent, en particulier, sur les questions du chapitre consacré à « l'attitude homosexuelle ». Le questionnaire — devant être rempli ano-

LES PREMIERS PAS

nymement par le plus grand nombre d'homosexuels jeunes — sera ronéoté à 100 exemplaires. Une prochaine réunion en déterminera les clauses d'utilisation.

(Extrait de la dixième réunion du 16 avril 1972.)

Les premiers contacts publics et leurs résultats

II. — *Compte rendu des actions personnelles.*

1° *Action.*

a) *Débat au Planning familial* : A Paris, le 9 mai 1972, trois membres du Groupe ont participé, en compagnie de deux collaborateurs d'*Arcadie*, Michel Bon et Jacques Valli (auteurs des *Maximes* sur la connaissance des homophiles parues dans la revue), à un débat organisé par la Commission des Cadres du Mouvement français pour le Planning familial sur l'Homosexualité.

Daniel, qui y assistait, nous relate le déroulement du débat. Il rapporte les questions posées par les participants — en majorité, fait intéressant des femmes — : questions banales et poncifs habituels mais qui donnent le degré exact des points sur lesquels il faut baser une action de contre-propagande auprès des masses (ici, et c'est important, des pères et des mères de famille qui, en outre, touchent un public de lycéens et de jeunes par leurs consultations). Malgré cela, le public a paru à Daniel ouvert et, si ce débat n'aura pas abattu tous les préjugés, il lui aura permis de mettre en évidence les revendications des homosexuels et leur justification. Les femmes, en particulier, ont noté la coïncidence d'objectifs qu'il y avait entre notre lutte et la leur : un combat contre une certaine conception de la virilité.

(Extrait de la douzième réunion du 11 juin 1972.)

Dernière heure : crise au groupe de jeunes

V. — *Organisation de l'accueil au sein du groupe.*

Deux observations motivent l'organisation d'une structure permanente au sein du Groupe : la première est que notre

Groupe est devenu trop important pour qu'il soit possible de continuer dans de bonnes conditions ce qui en faisait à la fois l'originalité et une partie de sa raison d'être : la communication vraie, établie soit par l'échange de points de vue entre ses membres (au cours des débats à thème), soit par l'auto-présentation (ardue mais souvent « débloquent ») des nouveaux venus. — La seconde observation est une conséquence de la première : il existe de moins en moins, au niveau des derniers arrivants, une connaissance réciproque et par là-même aucun moyen authentique de communication, rien qui accroche entre eux.

Il faut être conscient que cette rupture progressive d'un véritable contact peut être dangereuse pour le Groupe et lui faire perdre son unité. Les membres anciens eux-mêmes ne sont pas à l'abri d'une ambiance plus favorable aux critiques mutuelles qu'à la compréhension réciproque et à la simple « écoute » de l'autre.

Aussi a-t-il été décidé d'instaurer une permanence qui permette de créer puis de prolonger les relations établies avec les membres du Groupe. Sortes de points de repère, ils substitueront provisoirement la relation individuelle aux contacts collectifs. Mais ce n'est qu'une solution de remplacement, et il faudra revenir ou du moins dès à présent repenser à une nouvelle formule d'affrontements collectifs.

La permanence mise en place permettra en outre à M. A. Baudry de diriger directement vers nous et, autant que possible, n'importe quelle heure et jour de la semaine, tout jeune homosexuel venu s'adresser à lui pour entrer en contact avec notre Groupe.



L'aperçu est bref. Il ne recouvre pas la totalité de la cinquantaine de réunions tenues au Groupe depuis février 1971. Il ne rend pas compte de toutes les activités individuelles ou collectives qui s'y sont déployées. Il ne traite que des réunions de travail : celles de détente et de distraction furent au moins aussi nombreuses. Néanmoins, tel qu'il est, il représente la photographie instantanée de l'orientation de notre Groupe. Puisse celle-ci intéresser nos lecteurs et les pousser, à Paris, en Province ou ailleurs à joindre leurs efforts aux nôtres !

DÉCIDER D'EN NAITRE

Il est beaucoup question de s'accepter chez les homosexuels.

Gide a fait de ce thème la matière qui fit le succès de ses ouvrages : si peut-être à son époque et étant donné son éducation, il représente une attitude courageuse, celle-ci ne vaut certes plus, la morale d'un livre comme *La Symphonie Pastorale* apparaît comme fort peu rigoureuse ; fort peu « classique » aussi si l'on se réfère à Malherbe :

*J'ai moins de repentir, plus je pense à ma faute,
Et la beauté des fruits d'une palme si haute
Me fait par le désir oublier le danger.*

Aussi bien Gide savait-il dès l'origine la conclusion de sa réflexion. La donner à lire comme apories est se faire une curieuse idée de la littérature. On aurait préféré qu'il cherche à savoir pourquoi son érotique avait cette puissance sur lui, si elle ne méritait pas en effet de vaincre et pourquoi.

« Souffrir est inutile lorsqu'on peut s'en passer et faire quelque chose de mieux » note Lautréamont : aujourd'hui des accents qu'on emprunterait à Gide ne pourraient apparaître que comme la justification d'une sorte de paresse : « brisons-là » dit-on avant de prendre la parole.

Il semble qu'un homosexuel soit de nos jours en mesure de *décider* de sa nature. Décision d'être ce qu'on est. Décision fondamentale et définitive.

Cette décision laisse automatiquement de côté toute une série de questions fort débattues : homosexualité et nature ; homosexualité et normalité ; origines de l'homosexualité ; homosexualité et morale (au niveau de la question absurde : peut-on être homosexuel... quand on l'est ?). Ces débats demeurent, certes, au niveau du combat : mais ces questions ne nous concernent pas.

La décision ferme d'être homosexuel a une autre conséquence : c'est qu'elle authentifie la colère, la réaction violente, le refus total ; on n'admet plus que la moindre chose soit dite ou faite pour réprimer en nous cet aspect de notre personnalité. Cette attitude n'entraîne pas du tout la violence, mais est au contraire à l'origine d'une grande patience, de la possibilité de concéder totalement son combat. Ainsi nos explications deviennent-elles des « arguments » ; arguments dans le sens où aucune « objection »

formulée à notre égard n'entamera le moins du monde cette décision, ce oui.

Décision fondamentalement éthique, mais qui a d'autres aspects :

Ainsi se base-t-elle en grande partie sur la science : il n'est pas question que nos « arguments » fassent fi de la vérité. Et en effet, leur force réside essentiellement dans leur accord avec tel ou tel résultat scientifique.

D'un autre côté, cette exigence peut permettre de séparer justement le scientifique de l'idéologique qui se greffe dessus : ainsi tel biologiste étudiant l'homosexualité chez les animaux donne comme critère de l'existence de celle-ci le rapport sexuel dit sodomie : où l'on ne peut que retrouver la conception la plus absurde qu'on se fait de l'homosexualité *humaine*. A partir de cette simple remarque tous les détails du travail de ce biologiste, et ses conclusions avec, deviennent sujet à caution.

On sait aussi plus généralement que le progrès des sciences ne suit pas le chemin linéaire d'un livre de mathématiques. Les exemples abondent de sciences nées pour des raisons sociales (astronomie en Egypte) ou retardées de même. (Il existe bien sûr d'autres raisons : état des autres sciences, freins ou stimulants idéologiques, etc.) Si les sciences certes « valent » malgré les hommes, cependant le chemin vers elles est entièrement humain. Et les exemples abondent de groupes d'hommes ayant, par leur existence simple, fait avancer dans ce chemin. Ainsi que de luttes concertées dont le succès a correspondu à des découvertes scientifiques : les encyclopédistes du XVIII^e siècle sont sans doute un exemple frappant, il en est de plus récents. Il semble de moins en moins douteux que la « libération » des homosexuels aura cette sorte de conséquence. Notre groupe a pu remarquer que les personnes réunies aux conférences du groupe IES étaient *unanimes* à s'intéresser fortement à l'homosexualité. L'apparition de la sexualité sur la scène de notre civilisation est aussi l'apparition de sexualités interdites (homosexualité du mâle, sexualité de la femme — et à un moindre degré peut-être sexualité adolescente ; où l'on retrouve l'homosexualité d'ailleurs). Sexualités dont l'interdiction était le symptôme de l'interdiction de la sexualité comme telle. On ne sait pas encore avec certitude ce qu'est la sexualité : mais il semble qu'on ne sera à même de le comprendre que si les homosexuels et les femmes luttent pour redevenir eux-mêmes. En ce

sens, sans doute, l'homosexualité concerne tout le monde, et la lutte des homosexuels a une dimension qui déborde largement le problème de la tolérance envers une minorité.

L'exigence que nous plaçons à l'origine de la lutte demeure éthique, certes, mais on voit que les conséquences en pourraient être une amélioration du degré de compréhension des sciences. Ainsi l'athéisme des encyclopédistes est-il peut-être « contestable » : mais les résultats scientifiques qu'il a permis sont de l'ordre, eux, de la vérité. Diderot cependant — et il aurait eu raison dans l'absolu — aurait certainement plutôt « lâché » ces découvertes que son athéisme : ainsi Galilée sur un autre plan.

Il ne faut pas croire que si on veut être homosexuel « sans problèmes », les « problèmes » du même coup s'envelopent. Ils changent cependant totalement d'aspect : de confus qu'ils étaient, ils s'éclairent rapidement comme *obstacles*. Donc issus de l'extérieur et non de nous-mêmes. Cela est vrai aussi pour les « problèmes » psychologiques, qui se révèlent toujours être des intériorisations de la « répression » de l'homosexualité. Ils ne sont évidemment pas les plus nombreux ni les plus graves : les obstacles professionnels, légaux, sociaux sont légion. Et sont bien sûr à l'origine des « problèmes » psychologiques. Décider n'est pas tout : on s'aperçoit vite que — dès d'adolescence — notre situation est grave à tous les niveaux. Aussi la lutte commence-t-elle seulement alors pour que cette formule « je suis homosexuel » équivalle à n'importe quelle autre comme « je suis blond ».

Au point de vue d'abord du simple bonheur : un couple homosexuel ainsi n'étant pas reconnu juridiquement, est séparé à tous les instants de la vie quotidienne : professionnelle, sociale en général (ne pas danser ensemble ; ne pas profiter du salaire unique ; ne pas pouvoir adopter d'enfants ; pas de logements HLM et difficultés en général pour se loger ; difficultés pour avoir des vacances à la même époque ; la liste est interminable). Même dans leurs amitiés, les deux amis seront séparés (on n'invitera que l'un d'eux à un cocktail ; les familles ne se connaîtront pas, etc.). Ceci ne concerne évidemment que le couple homosexuel, mais que dirions-nous de la vie d'un homosexuel de dix-neuf ans ? (...)

D'un autre point de vue, qui est voisin, il nous est évident qu'un homosexuel n'est, actuellement, que rarement tel que sa nature le voudrait. Il en va certes de même de

chacun, par exemple des OS. Il n'est pas question de le nier puisqu'aussi bien les OS homosexuels auraient bien du mal à abstraire leur condition d'OS — et même à la démêler de leur condition d'homosexuel, puisqu'un homosexuel disposant d'un million par mois a de fortes chances de pouvoir s'épanouir *aussi* comme homosexuel (voir l'article des deux Jean-Pierre). Il n'est certes pas question de « rêver » à ce que serait un homosexuel hors de toute référence à une vie sociale.

Mais pour l'instant, il est certain que la position sociale de l'homosexuel ne lui permet pas un épanouissement « minima » si on veut, alors que certainement une société est possible où son épanouissement serait « maxima » dans la mesure où il pourrait librement choisir son mode de vie et acquérir le degré d'épanouissement dont il serait capable. De ce point de vue il est certain que beaucoup d'homosexuels (y compris la majorité, qui sont pourtant « heureux et équilibrés ») restent des personnalités marqués par un environnement hostile : comment échapper ainsi au phénomène du ghetto ? Ou à certaines solitudes ? A ce niveau également la lutte doit être menée pied à pied, et l'aide entre homosexuels peut être très payante : cette « aide » mutuelle ou de groupe est assez rare et pourtant, elle est peut-être la base même qui, oubliée, peut faire échouer une lutte plus vaste. Le « militantisme » moderne (« de gauche ») est ainsi souvent frappé de cette aberration qui est issue du refoulement absolu de toutes les questions sexuelles dans les rapports entre les personnes qui combattent ensemble : « ici on est sérieux, on parle politique on parle pas cul ». Cette attitude existe d'ailleurs aussi dans des organisations « révolutionnaires » homosexuelles, le côté paradoxal, en ce cas, de cette attitude, est évident : mais les conséquences en sont peut-être tout bonnement la déliquescence de ces mouvements (qui a d'autres causes bien sûr).

Quelques réflexions donc en vue de naître.

D. R.

Nota. — Ce texte, certes, ne reproduit pas toutes les opinions du groupe, ni *que* des opinions du groupe : cependant il lui est lié dans la mesure où tout cela fut pensé à partir de lui. Il est évident que demeure vitale la capacité du groupe à susciter la réflexion comme à la laisser en chacun de nous en partie très personnelle. Faute de cette double capacité, il n'y aurait pas groupe, ou pas de réflexion.

L'ENSEIGNEMENT SUR LA SEXUALITÉ A L'ÉCOLE : « ÉDUCATION SEXUELLE » OU ÉDUCATION « HÉTÉROSEXUELLE » ?

L'éducation sexuelle à l'école est maintenant à l'ordre du jour en France. Elle fera peut-être son entrée officielle dans les programmes à l'automne, sous une forme aussi rassurante que possible il est vrai (le gouvernement annonce des cours sur l'anatomie sexuelle et la reproduction).

Divers mouvements intéressés par la question ont déjà pris des initiatives : un groupe dit I.E.S. (Information Education Sexuelle) réunit depuis 1969 des associations d'enseignants et de parents d'élèves (Mutuelle générale de l'Education Nationale, Fédération de l'Education Nationale, Ligue de l'Enseignement, Fédération « Cornec », etc.) ainsi que le Mouvement français pour le Planning familial, qui se préoccupent de la formation des « formateurs ».

Il a paru intéressant au groupe des Jeunes d'*Arcadie* de contacter ce groupe et de s'y faire entendre. Nous sommes concernés à plus d'un titre par le contenu de cet enseignement futur. D'abord il nous importe que la future génération d'homosexuels encore sur les bancs de l'école reçoive sur l'homosexualité une information impartiale, non répressive, qui compense le climat hostile du milieu familial ou social. Ensuite et surtout parce que la teneur de cet enseignement peut influencer l'opinion que les jeunes hétérosexuels se feront de l'homosexualité et l'attitude qu'ils adopteront à l'égard des homosexuels.

Le groupe I.E.S. a organisé cet hiver un cycle de six conférences. Le groupe de jeunes, présent à toutes celles-ci, est intervenu à la troisième ; après un débat consacré ce soir-là aux problèmes pédagogiques, un enseignant d'âge moyen, debout au fond de la salle, étranger d'ailleurs à notre petite délégation, a demandé assez brutalement pourquoi l'on n'abordait pas le problème de l'homosexualité. Silence religieux dans l'assistance... A la gauche de la tribune, une

représentante de la Ligue de l'Enseignement, Mlle Gros (qui s'était déjà fait remarquer par quelques vigoureuses remarques « féministes »), intervient alors avec fougue : oui, l'homosexualité est assurément un sujet tabou dans notre société, un sujet dont on ose assez difficilement parler. Mais voici justement l'occasion de le faire. Eh bien parlons-en !

La prenant au mot, notre groupe propose alors d'organiser une conférence sur l'homosexualité sous forme de débat avec réponses aux questions de l'auditoire, à la suite des séances diverses déjà prévues. Mlle Gros met la proposition aux voix : la quasi-totalité des deux ou trois cents personnes présentes lèvent la main, manifestant ainsi de l'intérêt pour un débat sur la question.

Rendez-vous est pris pour une date ultérieure.

Le thème de la conférence de la semaine suivante était... aspects actuels de la contraception. Les jeunes Arcadiens présents sont restés muets sur ce chapitre qui ne se prêtait d'ailleurs guère à leur intervention en tant que tels. Mais à la fin de la soirée l'organisateur des réunions (absent la fois précédente) annonce qu'il n'y aura pas de débat sur l'homosexualité à la date prévue. Déception dans la salle, semble-t-il, qui reste sur sa faim... Quelques jeunes gens, garçons et filles, protestent assez vivement. Nous entourons l'organisateur à la fin de la réunion et nous demandons quelques explications. « Non, ce n'est pas une mesure de censure... Tout peut être dit ici... Le programme a été arrêté à l'avance... Notre groupe ne fait pas partie des associations de l'I.E.S.... Et pourquoi privilégier l'homosexualité ? Il faudrait aussi une séance sur les gens qui font l'amour avec les animaux... Et, pourquoi pas ? sur la prostitution. Très intéressant, la prostitution... »

Résultat assez décevant par conséquent mais nous sommes revenus la semaine suivante avec la résolution bien arrêtée de prendre la parole. Thème de la réunion : « Sexualité et Société. »

Mme Kepes, vice-présidente du Planning familial, a été chargée de faire un exposé sur ce vaste sujet. Elle ne parlera en fait... que de l'homosexualité ou presque. Médecin du travail dans une usine de la banlieue parisienne, puis dans un centre de consultation du Planning familial, Mme Kepes prescrit à des couples des méthodes contraceptives. Elle en voit revenir ensuite lorsque l'un des conjoints

se plaint d'insatisfaction sexuelle, découvre chez l'autre une absence de désir dissimulée autrefois derrière un prétexte : espacer les rapports pour éviter une grossesse non désirée... Mme Kepes apprend peu à peu à déceler, dans de nombreux cas, un penchant à l'homosexualité chez le mari (ou chez la femme), penchant que le consultant ignore quelquefois lui-même. Elle est frappée d'ailleurs par la force de la répression anti-homosexuelle dans ce milieu ouvrier (le mariage est inévitable..., si on n'est pas marié à trente ans on est « zinzin », on pense à l'opinion que les « copains » auront de vous). Remarquons d'ailleurs que Mme Kepes est loin d'être dénuée de préjugés elle-même ! Témoin l'histoire édifiante suivante qu'elle a exposée : « J'ai eu pour consultant un jeune garçon homosexuel qui avait commis une tentative de suicide lorsqu'il avait découvert ses tendances. Je lui ai conseillé d'avoir des relations avec des filles. Ce fut un échec. Il essaya de se tuer une seconde fois. A ce moment-là j'avais évolué, je lui ai dit qu'il pouvait avoir des rapports homosexuels (*sic*). Plus tard il rencontra une fille qu'il mit au courant de sa situation et qu'il épousa. Il a eu un enfant. Il voulait être père... Maintenant il est heureux ! » Tout est bien qui finit bien dans le meilleur des mondes hétérosexuels possibles !

Mme Kepes se montrait prête à reconnaître de l'ambivalence sexuelle, de la bisexualité chez le plus grand nombre mais il fallait donner un coup de pouce dans le bon sens : les homosexuels ne peuvent pas être heureux car la société est trop répressive à leur égard. Admironons au passage la logique du raisonnement : si une société est raciste à l'égard d'une minorité, n'essayez pas de changer la société, supprimez la minorité et le problème sera résolu !

Le groupe des jeunes est intervenu à plusieurs reprises au cours du débat qui a suivi. Le rapport Kinsey a été évoqué pour répondre à l'argument de l'ambivalence généralisée. Il y a bisexualité au niveau de l'espèce humaine mais la part d'homosexualité ou d'hétérosexualité est très variable suivant les individus avec un classement allant de l'homosexualité exclusive à l'hétérosexualité exclusive. Si une personne peut évoluer de l'homosexualité vers l'hétérosexualité au cours d'une vie l'inverse est tout aussi vrai !

On a également cité divers exemples de sociétés moins répressives que la société française actuelle (Grèce antique ou plus près de nous, Afrique du Nord musulmane) pour démontrer que le tabou frappant l'homosexualité était une

notion relative, variant dans le temps et dans l'espace. Pour la France, les circonstances du vote de l'amendement Mirguet déclarant l'homosexualité « fléau social » en 1960, au cours d'un débat expéditif qui n'a pas dépassé le niveau d'un spectacle de chansonniers dans un cabaret parisien, donnent une assez bonne idée du climat général : ignorance et gaudriole (cf. le livre de Dominique Dallayrac, *Dossier Homosexualité*, pp. 379-381).

Un membre du groupe a par ailleurs précisé qu'il avait même rencontré des homosexuels heureux...

Les personnes présentes dans la salle ont posé diverses questions :

— Le coït anal n'entraîne-t-il pas de graves lésions irréversibles ?

Réponse de Mme Kepes : non, la faculté d'adaptation chez l'homme est extraordinaire.

— Pourquoi les homosexuels sont-ils efféminés ?

Réponse du groupe : ils ne le sont pas tous. D'ailleurs regardez-nous !

Cri du cœur d'une vieille enseignante, en plein désarroi :

« Mais que faut-il dire à nos élèves ? C'est bien ou c'est mal ? »

Une autre s'inquiète : mais si on « libéralise » l'homosexualité n'aurait-on pas dans deux cents ou trois cents ans une société homosexuelle ? Qui fera alors des enfants ? Ce sera la fin de l'humanité !

Pour être équitable, nous devons préciser qu'il y avait dans la salle quelques personnes beaucoup plus tolérantes. Un professeur de sciences naturelles nous avait déclaré à une séance précédente qu'il se refusait devant ses élèves à porter un jugement moral sur l'homosexualité : cela n'est ni bien, ni mal, cela est... Il nous avait aussi rapporté l'anecdote suivante : une fillette de douze ans lui dit qu'elle a bien compris ces explications sur les rapports homosexuels entre hommes, mais les femmes, que peuvent-elles bien faire entre elles ? Gêné, le professeur aurait répondu, inconsidérément : « Euh..., le mieux serait de demander à ta maman. »

Que peut-on conclure après ces débats sur l'homosexualité et l'éducation sexuelle ? D'abord que beaucoup d'enseignants ressentent leur manque d'informations sur le pro-

blème et estiment qu'il s'agit d'un sujet important que l'on ne peut plus passer sous silence. Mais malheureusement que tout reste à faire sur le plan de l'information auprès des enseignants (et même des médecins qui sont appelés à faire de l'éducation sexuelle dans les écoles) comme on peut en juger par certaines questions de l'assistance. Quant aux premiers manuels sortis dans le commerce ces derniers temps il faut avouer qu'ils sont des plus affligeants en ce qui nous concerne : est-il tellement étonnant, compte tenu de l'état actuel de l'opinion du corps médical, des enseignants... et des parents d'élèves, que ces manuels dits « d'éducation sexuelle » soient en fait exclusivement orientés vers l'hétérosexualité, le mariage, la procréation ?

Je ne voudrais cependant pas terminer sur une note trop morose : Ces interventions du groupe de jeunes Arcadiens ont démontré tout de même que lorsque des homosexuels osent s'affirmer comme tels en public, leurs interlocuteurs sont obligés d'en tenir compte, d'infléchir leur position, de bousculer certaines idées reçues, et pour tout dire de « s'habituer à la différence ».

Mme Kepes, par exemple, prévenue certainement à l'avance de contradicteurs homosexuels dans la salle, a orienté tout son exposé en ce sens et a cherché visiblement à ménager toutes les susceptibilités (y compris les nôtres). Elle a dû également, après quelques critiques, convenir qu'il pouvait exister un amour, un couple homosexuels, plus menacé que l'amour que le couple hétérosexuel mais non inférieur en qualité et terminer par une apologie de la liberté individuelle.

PATRICK AGUESSE.

QUELQUES TÉMOIGNAGES

On les donne, comme ça, en vrac. Ils sont des points de repère, des balises qui signalent que trop souvent encore, malgré les illusions faciles des adultes, la vie des jeunes homosexuels, en dépit de la « Libération » des mœurs actuelle qu'on agite constamment devant leurs yeux comme pour leur cacher la réalité, n'est pas si rose.

Quelques camarades interviewés par notre Groupe témoignent ; écoutons ce qu'ils nous disent de leur expérience de vie homosexuelle, si restreinte soit-elle, dans leurs rapports avec eux-mêmes, les adultes, leur famille, etc. Les commentaires, on les fera après.

« L'amour, ça s'prend et puis ça s'jette » (Léo Ferré).

François (20 ans) :

« ... quand j'essaie de revoir mon passé, il est des choses dont je me souviens... Une, en particulier : c'est l'angoisse. L'angoisse de crier son désespoir et de s'apercevoir qu'on est au milieu du désert.

« Beaucoup de gens disent : « L'homosexualité n'est pas valable, car les homosexuels ne sont pas heureux. » En fait, il ne faut pas le nier, il y a bien des cas où cela est vrai.

« Mais ce n'est pas parce qu'ils sont homosexuels, mais parce que dans cette société, on doit vivre toute une partie de son existence dans l'ombre. C'est mon cas. Quand je pense avoir eu envie d'un copain de classe à l'âge de huit-neuf ans et que c'est seulement dix ans après que j'ai pu réaliser le rêve, chaque année jusqu'à ce jour étant devenue de plus en plus atroce.

« J'ai aimé des garçons et je n'ai jamais pu leur avouer. Solitude de ce temps-là... Solitude d'autant plus pénible que j'avais beaucoup de copains, j'étais souvent le boute-en-train de la classe. Mais devant la question que je posais, j'étais seul...

« Et puis un jour je découvre dans la rue un espoir sous la forme d'un homme jeune qui « profite » de moi et me

QUELQUES TÉMOIGNAGES

dit bientôt, après avoir fait l'amour, de m'en aller, sans me donner d'explications. Je me suis imaginé que les homosexuels en entier, c'était ça, d'où chute vertigineuse qui m'a amené à la tentative de suicide.

« Quatre ans se sont écoulés depuis cela. Entre temps, j'ai fréquenté des homosexuels, j'ai aimé, j'ai été aimé, j'ai fait l'amour et pourtant, aujourd'hui, je suis déçu. Surtout par l'importance démesurée donnée dans ce milieu au sexe. J'ai remarqué que chez beaucoup d'homosexuels la recherche de l'amour compte moins que la recherche d'un beau tableau de chasse. Bien entendu, ce dont je parle, c'est de mon expérience ; je ne dois pas avoir eu beaucoup de chance. Pour l'instant, je suis un peu comme vidé. J'ai peur de rencontrer d'autres homosexuels et que cela soit avec eux toujours pareil. Alors, j'en vois pratiquement pas.

« Je n'ai donc pas de problèmes en tant qu'homosexuel dans la société, puisque partout je suis bien accepté, mais j'ai un problème avec les homosexuels eux-mêmes. »

Une biographie très ordinaire.

Claude (18 ans) :

« ... J'ai éprouvé mon premier désir sexuel envers un garçon à l'âge de treize-quatorze ans. Mais c'est à seize ans que j'ai vraiment recherché et ce, pendant près d'un an, une amitié auprès d'un camarade de collège.

« La réaction de mon ami, quand je lui dis que je l'aimais, ne fut pas hostile ; mais elle fut négative quant aux relations. Par contre, celle de mes camarades de classe fut méchante et quand, au cours d'une heure de gymnastique, ils se moquèrent de moi en m'appelant « Pédale » ! je compris qu'ils désignaient par là l'attitude que j'avais eue avec celui que j'aimais. C'était la première fois que j'entendais et comprenais un terme se rapportant à l'homosexualité et aux homosexuels.

« Plus tard, j'eus de véritables relations sexuelles avec un camarade de mon âge. Je m'étais auparavant documenté sur l'homosexualité dans des livres et par des discussions. Je crois en fait que j'ai des goûts bisexuels, peut-être temporaires, je ne sais pas exactement. Les filles et moi, nous avons beaucoup de points communs.

« Dans ma famille, seul mon frère aîné a eu connaissance de ma liaison collégiale ; il m'a manifesté de la

compréhension. En général, quand des gens parlent d'homosexualité devant moi, je ne parle jamais de mes goûts ; j'essaie simplement de défendre l'homosexualité en feignant d'être hétérosexuel pur.

« Dans l'amour, je recherche avant tout l'amitié sincère, l'affection, la tendresse, les caresses mais peu les rapports purement sexuels. Si je n'ai que des rapports avec des personnes qui m'attirent, je constate qu'il est difficile de trouver un véritable ami *compréhensif*.

« L'homosexualité concerne une grande partie de mes préoccupations ; dans le présent, les rapports avec ma famille me posent des problèmes, dans l'avenir, j'ai du mal à concevoir ma profession et je vois tout avec morosité. Les gens que j'ai consultés, en l'occurrence un médecin, m'ont poussé à me détourner du « mauvais chemin », et, en fin de compte, je ne sais si je resterai homosexuel toute ma vie.

« Ce que je sais, c'est que je suis quelqu'un de *très complexe, de très bizarre*. Je suis timide. Je suis bourré de complexes. J'ai à la fois une tendance à la haine pour moi-même et à la fois une tendance narcissique. J'ai très peur des maladies vénériennes et aussi très peur que l'on connaisse mes tendances, dans mon entourage. »

Le jeune homosexuel et la famille : trois attitudes.

Philippe (23 ans) :

« Je n'ai jamais parlé à mes parents d'homosexualité, et j'évite autant que possible le sujet, même si je ne suis pas visé. Cela résulte à la fois de mon tempérament et de leur façon d'envisager les choses. Peut-être finiront-ils par se douter que je suis moi-même homosexuel par des déductions négatives (je ne me marie pas, ce sont toujours des garçons qui me téléphonent, etc.), mais je garderai certainement encore longtemps le bénéfice du doute. J'espère une prise de conscience très lente, la plus lente possible, sans à-coup, ni scandale, ni violence. Le plus dangereux reste que je suis contraint à une certaine dissimulation (quant à mes sorties, lectures, revues, courrier, etc.). Ce qui est important est qu'ils ne doivent pas s'apercevoir de ma volonté de dissimuler. Je veux dire que s'ils intervenaient là où, tacitement, ils sont censés ne pas le faire (courrier, écouter une communication téléphonique, par exemple,

QUELQUES TÉMOIGNAGES

etc.), cela aurait moins d'importance. Car ce qui reste à éviter reste la provocation, de même que proclamer très haut sa singularité, alors que je sais très bien à quoi rêvent mes parents : prendre leurs petits-enfants sur leurs genoux, avoir un fils qui ait une belle situation, une bru jolice et gentille, etc. Je connais ces rêves, je les comprends. Il serait facile alors, en les brisant d'un seul coup, de blesser mes vieux. Leur chagrin ne serait peut-être pas tant d'apprendre la nouvelle que de constater chez moi une intention de les provoquer. Ils y verraient méchanceté de ma part, ingratitude pour ce qu'ils m'ont donné, hostilité... En conclusion, la difficulté réside dans le fait d'apprendre à autrui une vérité, alors qu'on ne parle pas le même langage, que les mots n'ont pas la même signification pour eux et pour moi. Je ne possède pas de vocabulaire pour leur expliquer qui je suis : si je leur dis « je suis un pédé » ! ils comprendront autre chose que la vérité, parce que le mot de « pédéraste » évoque pour eux une réalité tout à fait différente de celle que je suis : la réalité conventionnelle, le stéréotype que les « masmedia » font ingurgiter à qui n'est pas concerné. Je corresponds si peu à ce stéréotype dans ma façon de me comporter que peut-être il ne me croiraient même pas, ils ne verraient là que la seule provocation ! Et ils se poseraient la question, immédiatement : « Pourquoi nous révèle-t-il cela ? » En effet, quelle autre motivation aurais-je, puisque je sais que je vais leur faire du mal ? Ils seraient d'autant plus tentés de ne pas me croire qu'ils chérissent plus fort leurs rêves. De fait, mes parents ne désirent pas connaître qui je suis ; ce n'est pas par indifférence, au contraire : ils veulent que je sois l'idéal qu'ils se sont forgé. Toute tentative pour ne pas y correspondre est interprétée comme une manifestation d'hostilité de ma part, un désir de les blesser, une trahison. Et pas seulement, hélas, sur le plan sexuel... »

Jean-Marc (20 ans) :

« Ce sujet est pour moi le plus délicat.

« Depuis trois ans il y a un mur d'incommunicabilité entre mes parents et moi. Je suis face au néant. Je ne sais jamais quelle attitude prendre. J'ai souvent peur de déchaîner des conversations passionnées et agressives, ce qui arrive parfois.

« Ils ne savent rien. Enfin, ils ne m'ont jamais encore posé de questions. Et c'est bien là l'ennuï. J'ai l'impression

qu'ils se désintéressent de moi ; et pourtant, quelquefois, des sous-entendus planent. Peut-être me fais-je des illusions ? Ma mère se lamente souvent en voyant que je ne sors jamais avec des filles ; que je ne veux pas me marier (ça, elle le sait bien). Mais je suis jeune et donc je ne suis pas mûr pour affirmer mes opinions ! Mes parents me laissent donc dans une sorte de quarantaine. A chaque fois que l'on aborde un problème, c'est la dispute générale.

« Mon père et moi, nous ne nous sommes jamais entendus. Mais depuis qu'il sait que je vais faire mon service militaire, que je suis donc un homme (!...), l'atmosphère entre nous s'est un peu détendue. Que c'est ridicule, lamentable !

« ... J'ai entendu l'autre jour des adultes parler de la façon d'éduquer les enfants. C'est vraiment terrifiant. J'en avais des frissons dans le dos. Ces pauvres gens sont insérés dans un système qui leur interdit toute sensibilité. Et le pire, c'est qu'ils ne s'en aperçoivent pas !... C'est terrible. »

Jean-François (21 ans) :

« Le problème de la famille est pour moi, en tant que jeune homosexuel (et tout juste majeur), une des préoccupations les plus importantes de mon existence actuelle : j'ai l'impression que l'ayant résolu, je trouverai plus facilement la solution d'autres problèmes (par exemple celui de mon insertion dans un milieu de travail quelconque). Car je veux résoudre ce problème : je m'estime suffisamment « normal » pour faire admettre à mes parents que je suis homosexuel. Mais je ne viendrai pas un jour et leur dirai : je suis un homosexuel. Homosexuel signifie pour eux la même chose que pédéraste, pédé : c'est-à-dire une sorte particulière de monstre, une variété d'anormal dont on ne peut que se méfier. Moi-même je ne me suis jamais considéré comme pédé ou homosexuel : j'ai toujours subi le terme, dont la nuance est maintenant péjorative, quoi qu'on veuille bien dire. Je suis un homme comme les autres, et c'est tout. C'est comme cela que j'aborderai la question avec mes parents. Mais avant d'arriver à cette ultime situation, je prépare activement le terrain : en ne cachant plus systématiquement l'objet de certaines de mes préoccupations, comme si j'avais à en rougir ; en profitant de l'actualité pour les amener à parler de tel ou tel problème ayant trait de près ou de loin au sexe. Car pour eux aussi, j'en suis persuadé, des questions se posent qu'ils n'ont pas toutes

QUELQUES TÉMOIGNAGES

résolues (je n'ai jamais compris la gêne que les gens éprouvent devant des homosexuels que comme la gêne devant soi et ses propres conflits). En leur faisant mettre le doigt sur tout ce qu'ils se cachent, sur tout ce qu'ils admettent au fond d'eux-mêmes, je parviendrai à faire reculer leurs limites de l'anormal et du normal. Car je suis persuadé d'une chose : c'est que ce que je tente n'est pas insensé, n'est pas un pari perdu d'avance ; mes parents, s'ils m'aiment vraiment, comprendront mon désir d'être honnête avec eux et mon besoin de sentir leur confiance. Certes, au départ, ils n'ont rien de favorable aux homosexuels ; mais je sais que leurs conceptions reposent sur des préjugés que, depuis que j'ai une plus grande expérience du monde homosexuel, je suis en mesure de faire disparaître, du moins en partie. Ce n'est pas exactement en les mettant devant le fait accompli que je veux agir auprès d'eux ; c'est en les amenant progressivement à modifier leurs opinions, ce qui me permettra de leur parler avec de plus en plus de franchise : une sorte d'éducation sexuelle et affective. C'est, me semble-t-il, mon rôle de fils. Car s'il a fallu que je m'accepte seul, je veux être là pour aider mes parents, puisqu'ils n'ont pas à avoir honte de moi, à m'assumer. »

Le jeune homosexuel et son milieu de travail.

Louis (21 ans) :

« C'est par l'étrange biais d'études psycho-sociales que j'ai fait connaissance avec le milieu hôtelier.

« Amené à l'étudier, j'ai appris à l'aimer et n'ai pas tardé à me sentir attiré par lui, ce qui fit que j'abandonnai mes études pour occuper un poste d'encadrement dans un grand hôtel parisien, poste qui me laisse en contact avec la clientèle.

« Alors que l'on assiste à une meilleure compréhension des mécanismes psychologiques régissant nos comportements et notre raison d'être, il est surprenant de voir le refus d'assimiler un homosexuel dont font preuve ces personnages imbus d'eux-mêmes et de leur science que sont psychologues, sociologues, psychiatres, et plus encore leurs assistants et assistantes. Ce milieu que l'on aurait toute raison de croire évolué est en réalité des plus réfractaires quand il s'agit d'appliquer à eux-mêmes ce qu'ils préconisent pour les autres, leurs patients.

Je ne parlerai pourtant pas plus de cette expérience passée puisque mon propos est de témoigner sur ce qu'est ma vie de jeune homosexuel dans mon milieu de travail actuel, l'hôtellerie.

« Mes camarades de travail ont rapidement été amenés à me situer, car bien que volontairement discret et répugnant à afficher la fameuse « attitude homosexuelle », je reçus à de fréquentes reprises la visite d'amis aux allures non équivoques qui firent bien vite se répandre la rumeur que « j'en étais ».

« Je dois avouer que je n'eus alors aucun mouvement de recul, car je m'étais vite rendu compte que ce n'était pas la réalité qui était mal acceptée mais, comme toujours bien plus l'idée que les gens se font d'une chose que la chose en question. La seule conséquence tangible fut qu'en ma présence, on n'employait plus le terme « tapette », mais qu'on disait le plus sérieusement du monde « un homosexuel ». Nuance qui dans le contexte d'un vocabulaire pour le moins simple a sa valeur.

« La représentation que se fait de l'homosexuel l'employé d'hôtel moyen, et il ne diffère en cela pas de la majeure partie des gens, ne sort pas de l'archétype caricatural. Jamais il n'était venu à l'esprit de tel valet de chambre que son collègue le bagagiste, bien que musclé et buvant volontiers son petit verre de rouge au bistrot voisin était peut-être, lui aussi, un homosexuel affirmé. Tout comme le directeur portant cependant alliance, vit depuis quatre ans avec le même ami un employé de banque à l'allure aussi virile que sérieuse.

En conclusion je me pose la question de savoir si j'ai une autre action à mener que celle de témoigner en toute tranquillité d'esprit de mon homosexualité comme faisant partie de ma personnalité, ni élément de trouble, ni, et c'est aussi un *a priori* fortement enraciné, élément de profit (il est incroyable de constater la ténacité de la notion de confrérie surpuissante).

POUR UNE INTERPRÉTATION MARXISTE DES PROBLÈMES DE L'HOMOSEXUALITÉ

L'homosexualité existe dans toutes les classes sociales. Nous trouvons donc toutes les familles politiques chez les homosexuels. Face à leurs problèmes, ils adoptent généralement jusqu'ici trois types d'attitudes :

— croyance en une solidarité entre tous les homosexuels qui leur permettrait de « diluer » leurs difficultés au sein d'une communauté échappant à la lutte des classes, illusion quotidiennement démentie par les faits ;

— attitude du type F.H.A.R. qui, de la répression anti-homosexuelle pratiquée par le pouvoir, déduit que l'homosexualité est révolutionnaire en soi ;

— croyance en une détermination *mécanique* du statut de la sexualité par les rapports de production et d'échange, d'où il découle un refus de tout militantisme homosexuel spécifique, puisque la libération sociale entraînerait automatiquement la libération sexuelle.

*
**

Quelle est l'origine des problèmes que rencontre l'homosexuel ?

Actuellement, la sexualité n'est pas, comme on peut le croire dans une optique idéaliste, une affaire strictement privée, chacun décidant de son comportement, de ses partenaires, etc. — De fait, il existe une organisation sociale de la sexualité.

Au niveau idéologique, le centre de cette organisation est le concept de virilité. La féminité est définie de façon négative, en opposition polaire à la virilité, et les comportements dits « déviants » en opposition au comportement « normal », celui qui correspond à ces normes virile et féminine.

Au niveau des rapports sociaux, le pivot de l'organisation est le « statut social du mâle » qui concrétise le concept de virilité. La cohésion de cette organisation requiert la volonté des mâles de perpétuer ce statut.

C'est pourquoi la confrontation avec l'homosexualité déclenche chez la plupart des hommes un réflexe de rejet passionnel : ils y voient une menace de perte de leur statut social mâle par l'abandon du comportement « viril » normal (certains homosexuels cherchent à résoudre cette contradiction par des comportements hypervirils, phénomène typique de récupération par l'organisation établie de la sexualité).

Le statut social de l'homosexualité est donc déterminé à la base par les statuts sociaux des sexes.

Ces statuts ont leur origine dans l'apparition de la propriété privée des moyens de production : lorsque disparaît le communisme primitif, tout le système social se cloisonne, les tâches domestiques ne sont plus considérées comme sociales, la famille devient la cellule de base de l'économie, le lieu de la reproduction de la force de travail ; la femme devient alors propriété du maître, et l'héritage nécessite sa monogamie absolue (cf. Engels : « L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat »).

L'organisation de la sexualité est donc un reflet des rapports de production, et la libération sexuelle est inséparable de la libération sociale. Toutefois, une libération sociale n'entraîne pas immédiatement la naissance d'une nouvelle idéologie, donc d'une nouvelle morale sexuelle correspondant aux nouveaux rapports de production (1), d'où la nécessité d'une lutte spécifique sur le terrain de la sexualité. De toute façon, la morale sexuelle ne pouvant pas être en avance sur les rapports de production (2), toute lutte conséquente doit se fixer comme objectif premier sa contribution

(1) Cette inertie de l'idéologie par rapport à la base socio-économique trouve une illustration caractéristique dans la subsistance en Union Soviétique d'une législation anti-homosexuelle qui reflète les rapports sociaux et l'idéologie de l'époque féodale (d'autres pays socialistes, parce qu'ils sont passés au socialisme à partir d'une base plus avancée, ont une législation, sur ce point, qui reflète les rapports sociaux et l'idéologie de la bourgeoisie néo-positiviste de l'apogée du capitalisme : l'homosexualité y est considérée comme une maladie).

(2) Cf. l'échec de l'expérience de généralisation de l'union libre en Union Soviétique dans les années 1920.

à la libération sociale et ne peut donc être le fait que de personnes originaires de couches sociales aspirant en commun à cette libération.

*
**

Pourquoi la bourgeoisie résiste-t-elle aux revendications d'émancipation sexuelle ?

L'aliénation d'un individu, qu'elle soit culturelle, sexuelle ou économique, est perçue comme un tout. Toute émancipation partielle crée la nécessité d'un rééquilibrage dans les autres domaines. Par exemple, une amélioration économique (augmentation de salaire), sociale (crèches), culturelle (foyers), aura aussitôt des répercussions sur la perception de la sexualité et sur sa qualité. D'où des revendications pour l'amélioration de la vie sexuelle. A l'inverse, une revendication d'émancipation sexuelle se heurtera à des obstacles économiques, sociaux, culturels (par exemple : on ne peut, si l'on rentre épuisé le soir chez soi, faire l'amour aussi souvent qu'on le souhaiterait).

Nous avons vu la nécessité pour la grande bourgeoisie de maintenir au même niveau les différents types d'aliénation, mais dans cet ensemble, la sexualité occupe une place à part, car, comme l'écrit Bernard Muldworf : « Dans une société en crise... le malaise existentiel des individus n'est pas rapporté à ses causes réelles (ce qui nécessiterait une analyse politique), mais par rapport à ce qui semblerait pouvoir être satisfait dans l'immédiat, à savoir le désir sexuel. » Une insatisfaction sexuelle dissimule donc, par la fixation qu'elle crée, les causes réelles de l'aliénation globale de l'individu. La suppression de tout l'arsenal juridique (3 et politique dressé contre l'émancipation sexuelle aurait les effets suivants :

a) l'émancipation sexuelle entrerait alors en contradic-

(3) Lutter contre la législation répressive ne signifie pas nécessairement qu'on se limite à la surface (aux institutions), négligeant les racines socio-économiques de la répression. L'outil pour imposer, par la violence, la morale dominante, c'est la loi. Si la loi est un reflet de la morale dominante, en retour elle est aussi un élément de pression morale par elle-même (elle « statufie » cette morale dominante en lui donnant un aspect logique, naturel, immuable). L'éclatement du cadre juridique permettrait de déboucher d'un problème de mœurs (niveau des institutions) sur un problème de morale (niveau des rapports sociaux réels), et ainsi de remonter vers la racine du problème.

tion directe avec le cadre politico-économique de la société comme décrit ci-dessus ;

b) la qualité de la vie sexuelle s'améliorant jusqu'à la limite tracée par la contradiction définie en (a), l'effet de fixation des difficultés sexuelles irait en s'amenuisant, et dans un pays comme la France, doté d'un puissant mouvement ouvrier, les couches sociales qui actuellement sont appelées à basculer dans le camp de la classe ouvrière (couches moyennes) pourraient alors discerner beaucoup plus facilement les origines politiques de leur malaise existentiel.

Cela nous permet de comprendre :

— la résistance acharnée du pouvoir à toute évolution des mœurs ;

— la compréhension, la faveur, le soutien même qu'ont eu de la part de la presse réactionnaire les organisations telles que le FHAR ou le MLF qui érigent cette fixation en théorie, c'est-à-dire situent le moteur de la révolution au niveau de la sexualité, qui n'est que le niveau de la contradiction immédiate, ce qui rend leur action stérile, mystifiante, donc utilisable comme diversion par la grande bourgeoisie au pouvoir ;

— les tracasseries faites au Mouvement français pour le Planning familial qui rattache les difficultés sexuelles au cadre socio-économique.

Ainsi le puritanisme diffusé par la grande bourgeoisie n'est ni gratuit ni imbécile, c'est une position fondamentalement et directement politique. Il est à remarquer d'ailleurs que cette rigueur proclamée (morale externe) s'accommode fort bien des mœurs relâchées de la *dolce vita* tant qu'elles restent entre « gens biens » (morale interne).

J.-P. JANUEL
et J.-P. MATTEI.

LA PERCEPTION DES « FOLLES »

PAR LES HOMOSEXUELS

Les lignes qui suivent sont les conclusions d'une étude qualitative sur les réactions des homosexuels face aux « folles ». L'explication, la démonstration n'a pas été notre propos, les problèmes méthodologiques ne sont pas abordés.

Nous souhaiterions que les lecteurs homophiles considèrent ce texte comme le point de départ d'une réflexion non pas tant centrée sur notre démarche ou sur la « folle » en elle-même mais plutôt sur ses propres réactions face aux « folles ».

Il s'agit d'une étude sur le terrain d'un mode de déviance dans ce qui est considéré comme une autre déviance : l'homosexualité.

Homosexuels eux-mêmes, les « folles » sortent des normes fixées par la société homophile. Parfois acceptés, ils sont aussi souvent l'objet de réactions d'agressivité, voire de rejet de la part des homosexuels en général. Ce sont les *réactions individuelles* face à la « folle » que nous nous sommes proposés d'examiner.

Pour ce faire nous avons procédé à une série d'entretiens réalisés sur un monde non directif, ce qui nous a permis d'analyser plus finement les diverses réactions de l'homosexuel face à la « folle ».

Les entretiens recueillis peuvent se situer selon trois grandes catégories :

1) La « folle » c'est une carapace : « derrière cette attitude se cache quelque chose et on ne sait pas quoi » ; « cette attitude masquait quelque chose d'autre au départ, mais à force de jouer ce rôle il n'y a plus rien ».

2) On sait, on croit — dans le sens d'une profonde conviction — on est sûr que la « folle » n'est pas que son attitude et qu'elle correspond à un être humain *complet*.

3) La « folle » est une apparence et un état de crise de la personnalité, un état passager.

Au cours de chaque entretien, à un moment ou à un autre, l'interviewé s'est toujours posé la question suivante : « La

« folle » dont je ne vois qu'une *partie*, est-elle un être humain complet ? » Selon la réponse apportée à cette question, l'interviewé réagit différemment face à la « folle ».

— Prenons l'exemple de Didier. Son attitude va du refus à l'acceptation selon qu'il envisage la « folle ». Refus quand il craint la non-existence de l'individu total : « J'ai l'impression de ne m'adresser qu'à une partie de l'individu..., je n'aime pas cette espèce d'inconsistance. » Ce qui est privilégié, montré, masqué et empêche de voir si on a affaire à un homme ou pas, et surtout de savoir si on a devant soi un être humain en entier ou pas. En revanche, « quand je connais bien la personne et que je sais qu'il n'y a pas que cela, ... j'aime bien ce côté-là ».

L'entretien de Michel révèle la même question : les « folles » font, agissent « mais sont-elles quelque chose » ? Quel est l'être humain qui se cache derrière cette façade ? Cet être humain existe-t-il ? Dans la mesure où il existe on peut avoir beaucoup de sympathie pour une « folle » : la *folie* devient un aspect de la personnalité, une caractéristique d'un tout plutôt qu'une partie dont le reste demeurerait inconnu.

Michel *sait* qu'il y a quelque chose derrière cette façade quand il intellectualise le problème. A cette rationalisation correspond une acceptation intellectuelle de la « folle ». « Ils sont libres d'être comme ils veulent. » En revanche lorsqu'il *croit* qu'il n'y a pas que cette façade, il fait allusion à un de ses amis qu'il connaît et qui n'a pas toujours cette attitude. Dans ce cas-là Michel « peut avoir beaucoup de sympathie pour une « folle » ».

Jean envisage la « folle » totalement : « c'est une personnalité cohérente..., ce sont des hommes libres, ils sont en harmonie avec eux-mêmes ». Nous avons remarqué que le fait de percevoir la folle comme un individu à part entière allait de pair — au niveau du vocabulaire — avec la reconnaissance de la « folle » comme un homme et, d'une façon plus générale, l'emploi du pronom personnel *Il* au lieu de *Elle*. Pour Jean la « folle » est un art de vivre qu'il accepte totalement en apparence ? (En apparence car une analyse plus fine nous a montré une certaine culpabilité à devenir « folle » : « *J'avoue* que je suis *tenté* par des « folles » *artistiquement*. ») Ceci pose également le problème de la folle comme objet de désir ou de rejet de la part d'un homosexuel en fonction de son propre vécu d'homosexuel.

La problématique essentielle qui nous est apparue dans

L'analyse de ces entretiens est celle de l'objet partiel. La « folle » est clivée en deux parties en fonction desquelles s'articule la dialectique des fantasmes. Les causes d'opposition nous ont semblé résider ici surtout entre : bon objet/mauvais objet et partiel/total. Quoique partiel l'objet est doté fantasmatiquement de caractères semblables à ceux d'une personne. En d'autres termes et sur le plan de l'homosexualité face à la « folle » nous retrouvons :

— mauvais objet = objet partiel = objet auquel il manque quelque chose (le pénis) = la « folle » et son aspect féminin qui prédomine et à qui il manque *une partie* (à noter que ce dernier mot rend compte à la fois du clivage — c'est une partie de quelque chose — et du caractère sexuel — il manque une partie sexuelle) — bon objet = pénis.

L'objet total se trouve être à la fois bon et mauvais, femme et homme. On retrouve ici sous-jacent le déni de la différence des sexes — caractéristique de la structure perverse — au niveau de l'objet total. L'objet total, pour reprendre le terme utilisé souvent dans les entretiens, ce sont « les parties réservées ».

En d'autres termes — *la folle renvoie l'interviewé à sa propre image* : « *qui suis-je ?* ». Ce que Didier verbalise ainsi : « Voilà ! En fait je me sens mal à l'aise parce que... je sens qu'il y a un jeu de sa part... que je ne veux pas... que je vais être obligé finalement... qu'automatiquement je vais prendre une attitude négative... qui est également... qui n'est pas une véritable attitude de ma part. Je vais avoir une fausse attitude de mon côté... qui correspond à une attitude incomplète de sa part. » Didier se pose la question de savoir s'il est faux lui-même ? s'il est incomplet.

— *La « folle », comme le miroir, renvoie à l'interviewé sa propre image.* Ceci a été souvent exprimé. Par exemple Daniel dit : « Chaque fois que je suis en face d'une « folle » je me sens mentir par une certaine attitude dont je peux avoir honte. » Ici Daniel reprend à son compte l'attitude de la « folle » et s'aperçoit qu'il s'agit en fait de lui plutôt que de l'autre. Ce que l'ambiguïté de la phrase laissait déjà supposer. Il dit encore plus loin : « La « folle » c'est le miroir amplifié qu'on est capable ou non de supporter. »

L'analyse du matériel recueilli nous a fait émettre l'hypothèse que la « folle » fait ressurgir chez l'interviewé l'angoisse paranoïde, une des caractéristiques de la position

paranoïde-schizoïde décrite par Mélanie Klein. Cette position se place au début de la toute première phase du développement de l'individu ; ses autres caractéristiques sont la relation à des objets partiels et la prédominance du clivage du moi et de l'objet.

Face à l'angoisse paranoïde, le sujet développe certains mécanismes de défense :

A) *Clivage* (Séparation entre bon et mauvais objet). Si la « folle » est perçue comme clivée, c'est en fait le moi qui développe face à la « folle » une série de mécanismes de défense contre l'anéantissement et contre l'écrasement. Le clivage fait partie de ces mécanismes de défense. Il a pour effet que les persécuteurs (« folle » vécue comme dangereuse) peuvent être ressentis tantôt comme étant au-dedans : « les « folles » présentent un visage dégradé de ce que tu es. A partir de ce moment où tu comprends que l'on puisse être « folle », tu n'as plus de raison du tout de ne pas l'être. C'est la peur personnelle de la déchéance. Ça pourrait être moi, c'est surtout ça qui me fait peur ». Pierre exprime ici non pas tant la peur des « folles » que la peur de lui-même. Tantôt comme étant au dehors et donnant l'impression d'un verrou extérieur. « Est-ce que environné constamment de « folles » avec un langage particulier, est-ce que par osmose, je ne serais pas tenté sans même m'en apercevoir, d'infiltrer ces sentiments et de me retrouver en état de « folle » ? Il y a le risque d'une certaine contamination » (Daniel).

B) *Déni* : le déni magique omnipotent est utilisé contre la persécution excessive. Nous l'avons retrouvé sous deux expressions au cours des entretiens : — déni magique de l'objet persécuteur. Ainsi Alain, après avoir admis que la « folle » est dangereuse, dénie la danger : « Oui c'est dangereux. Mais je pense qu'ils sont moins nombreux qu'autrefois..., c'est fort possible que ce soit plus important qu'on ne le croit, mais ce n'est que d'une relative importance, j'insiste là-dessus, de par le peu de personnes que cela atteint et fort heureusement par l'influence que cela devrait avoir sur l'entourage. »

— L'idéalisation de l'objet persécuteur traité comme un objet idéal s'est retrouvé dans de nombreux entretiens et en particulier sous cette forme : ce sont des gens libérés, des hommes libres. Ainsi Michel : « je serais peut-être plus libéré », si j'étais folle.

D'autres thèmes ont été dégagés dans l'analyse de contenu des entretiens. Nous les évoquons ici lapidairement.

Caractère temporaire de l'état de « folle ».

— « La « folle » n'est pas « folle » vingt-quatre heures sur vingt-quatre ».

— La « folle » n'est pas « folle » toute sa vie, « c'est un stade à dépasser » (Daniel). « On est folle parce qu'on a des problèmes » (Olivier). « Beaucoup de garçons sont « folles » dans certaines circonstances de la vie, à certaines périodes de leur existence. Les uns le seront à dix-huit-vingt ans et puis ce sera fini. D'autres d'ailleurs ne l'ont pas été étant jeunes et puis arrivés au terme de leur vie prennent cette mimique » (Alain).

Si cette attitude de « folle » existe chez un individu non pas de façon continue mais occasionnellement, existe-t-il une liaison avec le développement individuel ?

Cependant ce caractère temporaire présente un risque, celui de se laisser prendre à son propre jeu et de devenir folle au second degré : « La caricature se caricature elle-même, ça devient tragique..., la « folle » caricature « la folle »..., la « folle » en se voulant « folle » devient sa propre grimace..., ce n'est plus une « folle », c'est quelqu'un qui montre une folle... » (Pierre).

Le caractère temporaire de la « folle » semble lié à l'état affectif de l'individu : « au temps où on abrite une souffrance intérieure, un certain désarroi, un déséquilibre intérieur... revenus à une vie plus sereine, plus calme, plus joyeuse, plus heureuse, ils n'éprouveront plus le besoin de se singulariser de cette façon » (Alain). Opinion confirmée par des interviewés se reconnaissant comme « folles » : « Je me demande si c'est parce qu'on a des problèmes qu'on est comme ça..., quand on a des ennuis, on fait la « folle », on pense à se faire remarquer, on ne pense plus à autre chose » (Olivier).

Interrogation sur le qualificatif de « folle ».

Certains entretiens évoquent la folie et ceci sous deux aspects :

— La folie dans le sens de l'aliénation. « La folle est aliénée ». « Se trouver en état de « folle » c'est ne plus être maître de soi. »

— La folie envisagée au contraire comme une libération. La « folle » dans cette optique est un individu qui a fait sauter le carcan des codes et normes masculines et féminines : « c'est un homme libre, en harmonie avec lui-même » (Jean).

Les interprétations du mot « folle » peuvent varier de la dépendance à la provocation en passant par la séduction.

La nécessité du bouc émissaire.

Même dans les entretiens où l'interviewé accepte la folle et ne la rejette pas on se retrouve cependant confronté à une catégorie de « folles » qui serait le réceptacle de quelque chose de malsain ou de mauvais. C'est l'avis de Jean ; pour lui il y a deux catégories de « folles » : « celle qui imite la femme et comme on ne peut pas l'imiter si on ne l'est pas soi-même, ils la caricaturent et la vraie qui n'obéit qu'à elle-même sans chercher à imiter qui que ce soit ». La fausse permet d'admirer sans restriction la vraie.

La « folle » se rapproche de l'hétérosexualité.

Si la « folle » est rejetée par l'homosexuel, en revanche elle est acceptée par l'hétérosexuel. Ainsi l'homosexuel « folle » trouve sa place dans la communauté hétérosexuelle. En devenant « folle » l'homosexuel répond au désir de l'hétérosexuel — si l'on admet que la folle correspond à l'image de l'homosexuel pour l'hétérosexuel ; image rassurante et qui ne l'inquiète pas — et il en tire le bénéfice d'être accepté par lui. « En devenant « folle » l'homosexuel creuse un écart entre les autres homosexuels » (Didier). Non seulement l'homosexuel ne peut plus communiquer avec la « folle », mais en plus la « folle » n'est pas objet de désirs sexuels. La « folle » semble refuser la sexualité : « Les folles sont asexuées » (Daniel). Plus l'écart se creuse entre la « folle » et l'homosexuel, plus l'écart entre l'homosexuel devenu « folle » et l'hétérosexualité diminue.

ALAIN VERTADIER.

LES MOUVEMENTS HOMOSEXUELS

ANGLO-SAXONS

De même que les suffragettes du début du siècle, les adversaires de la peine capitale ou de la détention préventive, il semble que les homosexuels français doivent eux aussi s'inspirer des mouvements homophiles anglo-saxons, et particulièrement anglais. Il est évident que nos civilisations sont assez différentes car la tradition anglo-saxonne de liberté, de respect de l'individu et de sa vie privée n'existe que très peu en France, où chacun passe son temps à épier le voisin, mais il faut cependant reconnaître que les homosexuels anglais et américains ont fait d'énormes progrès dans la voie de la libéralisation de l'homosexualité. Cela ne signifie pas bien entendu que chez eux tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes : nous n'avons pas l'apanage des truqueurs ou des maîtres-chanteurs ; il existe encore de nombreuses inégalités sociales et légales entre les hétérosexuels et les homosexuels. Mais cela bouge. Les jeunes refusent cet état de fait, se montrent au grand jour ; ils agissent parfois de façon assez violente mais cela paie. Le premier mouvement important de ce style s'est créé aux Etats-Unis en 1969 — Dans Greenwich-Village, les homosexuels en avaient plus qu'assez d'être perpétuellement harcelés par la police. Celle-ci envahit un soir une « boîte » de Greenwich-Village pour procéder à un contrôle d'identité. Les clients se sont révoltés, à la grande stupeur des policiers, si bien qu'à la suite d'une courte mais violente bagarre, ceux-ci se sont retrouvés bouclés dans la « boîte » et ont dû faire appel à des renforts pour venir les libérer. Ce fut le point de départ du GLF américain (Front de libération des homosexuels) qui commémore chaque année cette révolte par la Gay Pride Week (Semaine de la Fierté homosexuelle) pendant laquelle se déroulent dans plusieurs grandes villes américaines des manifestations hautes en couleurs réunissant plusieurs milliers d'homosexuels.

L'Angleterre suivit et le GLF anglais naissait en 1970 —

Construit sur le même style, il poursuit le même but, et concerne lui aussi particulièrement les jeunes.

Bien entendu, des groupes homophiles existaient déjà aux Etats-Unis comme en Angleterre, mais ils étaient considérés comme trop mous et en quelque sorte intégrés au système.

Ces groupements connurent un développement rapide, et se firent très vite connaître. Des revues périodiques, des affiches, des communiqués à la presse ou à la radio, permettent à chacun de connaître l'adresse ou le numéro de téléphone à contacter en cas de besoin. En Angleterre, des mouvements spécifiques aux lesbiennes, des groupements régionaux sont apparus. Chaque ville importante dispose d'un local destiné à accueillir les homosexuels. Cette multiplication de groupements a d'ailleurs posé quelques problèmes et engendré des rivalités. Mais ces difficultés semblent s'aplanir et la NFHO (Fédération nationale des organisations homosexuelles) regroupe maintenant près de vingt organisations représentant quelque 6 000 adhérents.

En dehors de la libéralisation de l'homosexualité, l'un des principaux objectifs du GLF est de créer des structures d'accueil destinées à aider le jeune homosexuel. Des groupes locaux permettent les rencontres, les discussions, les sorties au spectacle, au théâtre, etc., au contraire des boîtes ou des bars qui ne sont que des « tapins » plus ou moins déguisés et ne sont pas accessibles à tous pour des raisons d'âge ou de moyens financiers. Des brochures concernant les problèmes juridiques, médicaux, etc., sont éditées et distribuées gratuitement. Des manifestations, des forums ont lieu un peu partout. Lorsque des actes anti-homosexuels se produisent dans les journaux, des magasins, des bars, etc., des réactions se produisent aussitôt : boycott du journal, « sit-in » dans le magasin ou le bar. Un policier américain violemment anti-homosexuel a subi nombre d'ennuis de la part des membres du GLF qui ont carrément porté plainte contre ses agissements et il s'en est fallu de peu qu'il ne soit révoqué. Le phénomène des truqueurs risque de diminuer car aux Etats-Unis comme en Angleterre, des groupes d'homosexuels « musclés » contre-attaquent violemment les bandes qui finissent par chercher d'autres terrains d'action.

Sur le plan militant, de nombreuses actions sont entreprises : contacts avec les hommes politiques, les médecins, les psychiatres, les universitaires, les journaux. Le GLF travaille avec divers mouvements concernant les droits des

citoyens. L'année dernière, en Angleterre, le mouvement national pour les libertés civiques, qui regroupe un grand nombre d'hommes politiques d'envergure, a effectué une vaste enquête parmi les homosexuels au sujet des tracasseries policières auxquels ils sont sujets. Des témoignages recueillis doivent servir de base à un livre concernant le problème de la liberté individuelle en Angleterre.

A Londres en 1971, un manifeste a été édité par le GLF dans lequel on répertorie les diverses formes d'oppression en les expliquant : la famille, l'école, l'église, les mass media, etc. Ensuite les causes de l'oppression sont étudiées : les stéréotypes du masculin ou du féminin, la supériorité du mâle, etc. A la fin du manifeste se trouvent les exigences immédiates du GLF que tout homosexuel est en droit de réclamer et que nous pouvons faire nôtres :

- que toute discrimination envers les homosexuels de par la loi, les employeurs, et la société en général soit abolie ;

- qu'on apprenne à toute personne qui se sent attirée par un membre de son propre sexe que ce sentiment est parfaitement valable ;

- que l'éducation sexuelle dans les écoles cesse d'être exclusivement hétérosexuelle ;

- que les psychiatres cessent de traiter l'homosexualité comme s'il s'agissait d'une maladie, donnant ainsi aux homosexuels des complexes de culpabilité ridicules ;

- que les homosexuels soient légalement libres de contacter d'autres homosexuels par voie de petites annonces, dans les rues, ou par tout autre moyen qu'ils désirent, de la même manière que les hétérosexuels, et que les tracasseries policières cessent immédiatement ;

- qu'il soit désormais interdit à un employeur d'exercer une discrimination envers quiconque en raison de ses préférences sexuelles ;

- que l'âge légal du consentement pour les rapports sexuels entre hommes soit abaissé au même niveau que pour les hétérosexuels ;

- que les homosexuels soient libres de se tenir par la main et de s'embrasser en public au même titre que les hétérosexuels.

Pour un certain nombre de membres du GLF, ces exigences ne sont d'ailleurs qu'un premier pas. Ils veulent aller beaucoup plus loin dans le sens révolutionnaire : destruc-

tion des mythes du masculin et du féminin, destruction du couple et de la famille, etc. On retrouve chez eux l'idéologie des mouvements gauchistes. Cependant, il faut reconnaître que ce n'est peut-être pas le fait de la majorité des membres du GLF.

Enfin, il faut parler des divers journaux édités par ces mouvements : certains mensuels, d'autres hebdomadaires. Les journaux anglais sont surtout consacrés aux nouvelles : résultats des actions entreprises, présentations et commentaires d'articles de journaux concernant l'homosexualité, nouvelles de l'étranger, articles de fond sur des problèmes homosexuels.

Les journaux correspondants américains ont un style assez différent, plus enjoué : en plus des nouvelles diverses, on y trouve des critiques cinématographiques et littéraires, des recettes de cuisine fort élaborées, des dessins humoristiques et des petites annonces parfois assez osées.

En résumé, on peut constater la vitalité de ces mouvements. Bien que datant de quelques années, ils ont réussi à s'implanter solidement et à créer un réseau très dense de centres locaux permettant de supprimer en grande partie l'isolement des homosexuels. On peut regretter la multiplicité des organisations, surtout anglaises, certains s'interrogeront sur le bien-fondé de leur politisation, mais il semble que l'on doive s'incliner devant leur détermination et les résultats acquis. Peut-être pourrions-nous en tirer quelque enseignement.

FANTASIO.

LES PAYS-BAS

Avant d'esquisser la situation des homosexuels (ou homosexuelles), car tout ce que nous allons dire est valable pour les lesbiennes, je mets le lecteur en garde : il serait facile à la lecture de ces quelques lignes de trouver, une fois de plus, la France arriérée, quant aux structures d'accueil. Je suis persuadé qu'elles sont chez nous potentielles, ne serait-ce que du fait de commerçants qui n'attendent qu'un assouplissement de la législation pour nous plumer ! Le mot, l'essentiel est là : législation ! En effet, la différence fondamentale qui sépare nos deux pays est là.

En 1969-1970, la loi de 1911 sur la majorité sexuelle a été abrogée, en ce qu'elle avait encore de restrictif pour les homosexuels. L'âge limite a été ramené de vingt et un à seize ans. Cette rectification de la loi n'est pas due à de hautes spéculations métaphysiques ou révolutionnaires, mais les néerlandais étant un peuple pragmatique, à une simple observation de la vie courante : la véritable recherche d'un partenaire ayant lieu généralement vers cet âge, et ayant pour objet une personne plus âgée, lorsque la liaison durait, il se produisait au passage de la fameuse limite un hiatus qui obligeait le couple à se séparer ou à vivre dans l'illégalité.

A ce sujet il convient de noter le rapport de la Commission désignée par l'Office National de la Santé sur la demande du Ministre Néerlandais de la Justice : une personne adulte ne « séduit » pas un jeune garçon, le vocable « séduire » culpabilise ; on emploiera « initiation », et plus précisément « initiation sexuelle ». Cette même Commission trouve des aspects positifs dans le rapprochement d'un jeune avec un adulte : satisfaction du besoin de relations qui doivent être aussi intimes que possible, surtout du fait que, la plupart du temps, le garçon initié n'attend que cela et même, prend une part active dans la rencontre. En conclusion, on souligne que l'initiation, hétérosexuelle ou homosexuelle, procure un développement harmonieux.

Etonnant à une heure d'avion de Paris ! On comprend

aisément maintenant que la structure d'accueil soit infiniment plus vaste, plus diversifiée, plus connue du public aux Pays-Bas qu'en France. — Les chiffres sont ennuyeux, mais parlants, et comme je n'ai pas l'intention de dresser un guide détaillé des possibilités néerlandaises, bien utiles. Les Pays-Bas sont divisés en provinces.

Pour tous :

— Onze C.O.C. (équivalent d'*Arcadie*) répartis dans 8 provinces.

— Clubs divers dans 36 villes réparties dans 10 provinces.

Pour les jeunes :

— Quatre groupes d'action (militants) répartis dans 3 provinces.

— Huit clubs de jeunes répartis dans 5 provinces.

Pour les étudiants :

— Sept clubs ou groupes d'action répartis dans 5 provinces (villes universitaires ou grandes écoles).

Les groupes de jeunes étaient destinés, avant la nouvelle loi, à réunir les jeunes (seize à vingt et un ans ou même trente ans pour les plus récents) homophiles entre eux dans une période qui est souvent la plus critique : la découverte de son homosexualité. Une seule province n'est pourvue d'aucun club : la Drenthe. A cela il faut ajouter le J.A.C. (Jongeren Adoies Centrum), centre d'information qui met à la disposition des jeunes, à Amsterdam, un service de collaborateurs spécialisés.

La situation n'est pas pour autant jugée parfaite. Si les homosexuels peuvent vivre dans une paix royale (!) ils veulent être connus et estimés. Alors l'information continue. Elle se poursuit dans plusieurs domaines :

— au niveau des jeunes ; celui qui découvre son homosexualité trouve vite un point d'accueil. Mais soit qu'il n'ose pas révéler lui-même la « chose » à ses parents, soit que ceux-ci l'aient découverte et n'en soient pas heureux, il peut avoir à faire face à des difficultés : dans ce cas un ou plusieurs camarades du groupe d'action se déplacent pour expliquer les faits (autour d'un verre de genièvre) ;

— au niveau universitaire : l'action a dû se poursuivre pour que les homosexuels obtiennent la danse intégrée (c'est-à-dire le droit pour deux homosexuels de danser ensemble) dans les clubs universitaires, ce qui est fait ;

— au niveau du commun des mortels ; par la discussion avec d'autres jeunes hétérosexuels dans les dancings de ces derniers, et même avec les ménagères au marché ! grâce au stand portatif !

Situation merveilleuse, diront certains, paradis, diront d'autres, oui, mais l'étranger n'y trouve pas toujours son compte, dans la mesure où il rencontre beaucoup d'Américains, d'Espagnols, etc. et peu de Néerlandais ! La législation est telle que les couples se font (et se défont) en dehors des bars à touristes (au travail, chez des amis), et qu'on rencontre rarement un citoyen de la reine Juliana, seul. Mais rassurez-vous, chers lecteurs, j'ai déjà rencontré des homosexuels néerlandais heureux !

YVES ECROGAL.

ALEXIS CURVERS

TEMPO DI ROMA

Réédition de ce merveilleux roman paru en 1957

« *Quelques heures de vacances romaines* »

Ed. Robert Laffont — 356 p. — 27 F

A PROPOS DE SOUFFRANCE PSYCHIQUE

Les souffrances d'origine psychique dont s'occupe encore peu la médecine traditionnelle sont aujourd'hui un fait admis de tous. Certains affirment que les maladies nerveuses et les névroses s'accroissent et sont la marque de notre civilisation. Des théoriciens conformistes, prétendument de l'avant-garde, renchérissent et font de la névrose un pur produit de l'Occident et du Capitalisme. Malheureusement pour eux, les pays non capitalistes et non occidentaux reconnaissent avec réticence que ces problèmes existent aussi chez eux et qu'ils y ont même une certaine ampleur. Il faut donc rectifier le tir et on invente les déboires de la « révolution technico-industrielle ». La vérité de base est plus simple et l'ethnopsychiatrie nous apprend que chaque peuple a sa névrose et qu'elle ne devient dangereuse que quand elle prolifère. Cependant il faut bien admettre que le phénomène est chez nous plus perceptible pour diverses raisons : nous arrivons au terme d'une civilisation particulièrement inhumaine pervertie par sa religion (le christianisme et le judaïsme) et dont nous récoltons aujourd'hui les fruits, les refuges traditionnels — positions sociales héritées, professions religieuses, vie sédentaire, n'existent plus, les masques protecteurs culturellement admis s'effritent (ainsi la froideur et l'austérité dans le visage qui passaient pour vertu mais qui cachent mal aujourd'hui le refus individuel de la sexualité ; le comportement de la « folle » est peu satisfaisant pour celui qui y est contraint ; la violence « révolutionnaire » est le plus souvent stérile). Il y a aussi une exigence de bonheur plus pressante de la part des populations moins capables d'endurer ; enfin les sciences contemporaines, psychologie et sociologie, permettent de comprendre et d'appréhender ces symptômes d'une crise dans la société. Chacun fait le constat mais les remèdes tardent à venir et nous *vivons encore* sous une législation répressive si bien que la souffrance

devient universelle et qu'elle se fait entendre de partout (1).

Quelle est la position des jeunes homophiles dans ce contexte ? Ils paient en vérité un lourd tribut et sont parmi les plus à plaindre. Comme tous les jeunes qui sortent de l'école, ils ont peu d'argent, de sécurité et de droits efficients. Ils sont souvent sans formation professionnelle. Ils connaissent très tôt l'isolement car leur existence sociale et leur amour qui est leur vérité ne sont pas reconnus. Les autres jeunes qui ont la chance d'être dans la norme sont souvent sans indulgence pour leurs frères bâtarde. Le racisme anti-homosexuel est profond et mauvais : la « grande presse » parle de la « faune homosexuelle » et de ses « repaires » comme s'il s'agissait d'animaux et on ne connaît pas d'autres minorités et d'autres groupes sociaux qui soient traités de cette façon sinon les grands malades mentaux que l'on soupçonne *a priori* d'être des meurtriers. Les jeunes homophiles ne sont peut-être pas plus inhibés au départ que leurs camarades mais leurs conditions de vie sont bien plus difficiles, surtout en province où l'hypocrisie et le conformisme sont rois. La psychanalyse est d'un faible secours car elle ne peut changer l'orientation sexuelle de quiconque et les messieurs qui la professent tiennent souvent sur l'homosexualité un discours obscurantiste et irrational. Mais l'aide de la psychothérapie n'est pas à écarter systématiquement car elle peut entamer le processus de dénévrosation chez certains jeunes, fragiles et moins équilibrés. Il importe donc pour les jeunes homophiles de s'aider et de s'entraider et c'est ce qu'ils demandent dans les nombreuses lettres inquiètes qu'ils envoient aux dirigeants des mouvements homophiles. Ils apprennent alors que l'amour homosexuel est de même qualité, aussi nécessaire et aussi personnalisant que l'amour hétérosexuel chaque fois qu'ils sont possibles. Le contact des milieux homophiles apaise l'angoisse et sécurise. Les groupes de jeunes et en particulier le Groupe des Jeunes d'Arcadie (pour peu qu'il se réunisse régulièrement, ce qui est presque le cas) deviennent les structures d'accueil principales pour les jeunes homophiles en leur permettant de se connaître, de discuter de leurs problèmes d'une manière approfondie, et de lutter ensemble pour vivre mieux. On

(1) On se demande même si l'état de santé mentale des gens correspond bien aux exigences de l'économie qui veut qu'on soit « dynamique », audacieux et ambitieux de réussir (cf. les petites annonces des journaux à la rubrique « offres d'emplois »).

affirme ainsi le droit au plaisir et à l'amour homophile, on exige justice et liberté et on y travaille. Nous sommes loin ici de l'entreprise de débauche que dénoncent de pseudo-moralistes au verbe obscène. Et ils voudraient nous maintenir dans la souffrance et la névrose que nous contribuons à faire régresser pour le plus grand bien de tous ; car ce qui compte aujourd'hui, comme l'ont écrit Marc Daniel et André Baudry dans leur livre *Les Homosexuels* (Ed. Casterman), c'est d'aider les homophiles à mieux vivre tels qu'ils sont et pour cela il faut les y préparer assez tôt.

G. DIDEROT.

JEAN-LOUIS BORY

MA MOITIÉ D'ORANGE

« *Un livre lucide et courageux* »

Ed. Julliard — 128 p. — 16 F

RODOLPHE

OU COMMENT ZOLA S'Y SERAIT PRIS

Les barcarolles de Fauré ne correspondent pas tout à fait à l'image austère et fière de la classe ouvrière ; l'homosexualité, loin de fondre les antagonismes, prend souvent l'apparence d'un corps à corps déroutant ; un auteur naturaliste, qui ressemble étrangement à Emile Zola, nous en donne un exemple significatif.

Les Saint-Gilles, branche cadette des Rougeon-Macquart, avaient bâti leur fortune en spéculant sur l'enfer du Nord ; leur dernier rejeton, Rodolphe, fuyait les pièges de la capitale, les Tuileries croulants, la bourse, les grands magasins, les salons confinés pour se consacrer à l'entreprise familiale... Mais cédon's la place à notre auteur.

Rodolphe ne s'était jamais hasardé ainsi dans cet empire noir de charbon et de fer. Il avait le dégoût profond de tant de saleté unie à tant de bassesse. Il resta un peu gêné dans son complet blanc à liseret vert lorsqu'il fallut entrer dans l'immense hangar de la forge. Le jour naissant y pénétrait à peine, un four seul allumé, trouait l'obscurité. Et il ne savait où risquer le pied, parmi les flaques boueuses, sur le sol noirci de poussière de charbon. Une odeur âcre le prenait à la gorge. Pourtant il entra, et ce fut tout de suite qu'il aperçut Albert, un immense gaillard trempé de sueur ; il avait déjà ôté son tablier de forgeron, n'étant plus vêtu que d'un caleçon court collé à la peau, il achevait son quatrième litre, dépassant son habituelle ration de la nuit, buvant au goulot, ivre de vin, de flamme et de fatigue. Brusquement il vit Rodolphe, si étonné d'une telle apparition qu'il s'avança pour se rendre compte. Il s'arrêta, vidant ce qui restait du litre. Il était pour ainsi dire nu, son buste immense, ses jambes rêches et poilues montraient la peau éclatante et épaisse d'un blond de Pologne. Rodolphe se dit que pour l'aborder il attendrait qu'il eût remis ses vêtements, mais il ne put l'éviter puisqu'il venait à lui, et il dut engager l'affaire immédiatement. Rodolphe,

alors seulement, sentit l'explicable inconvenance de sa démarche, et il ne s'en inquiéta pas davantage, allant droit au but.

— « Je désirais vous demander si vous consentiriez à ce que votre femme vint faire quelques journées chez mon père. J'ai besoin de quelqu'un, j'ai songé à elle. »

— « Ma femme, vous voulez ma femme, c'est bien ça », un flot de colère fit bourdonner le crâne d'Albert, « prenez-là, qu'elle crève... » !

— Rodolphe feignit la surprise : « Ça ne va donc pas mieux dans votre ménage, je croyais que vous aviez pardonné, que les choses s'arrangeraient en attendant la naissance du petit. »

— « Pardonner quoi, hurla Albert, pardonner le tétard que cette garce s'est fait faire. »

— « Sans doute votre femme a été légère, elle est si jeune, si jolie, c'est si naturel à son âge d'aimer le plaisir, de céder aux beaux messieurs qui la cajolent. »

— Albert ferma les yeux : « Je lui en donnerais des messieurs pour la cajoler, surtout quand ils ont la gueule de ton père. »

— Rodolphe affecta un vif étonnement, murmura d'un air de parfaite innocence : « Des messieurs, vraiment ? »

Albert stupide, s'était rapproché, avançait sa face suante, brûlante, tout près de ce visage délicat de jeune homme du monde, de cette bouche d'où sortait des choses si étranges. Un tremblement agitant Albert, ses yeux devenaient fous, lubriques, tandis qu'il avançait toujours davantage sa mâchoire convulsée. Et rageusement il grogna, perdant tout respect, que lui était un homme, un vrai, un mâle. Albert continua : « Mais toi dis ? pourquoi es-tu venu ? pourquoi as-tu fait ça ? ; il soufflait à l'autre une haleine si terrible, que Rodolphe s'effraya, sentant bien qu'Albert devenait son maître, que toute son éducation n'aurait plus d'action sur cette brute lâchée. Rodolphe voulut battre en retraite : « Vous perdez la raison, Albert, et nous causerons quand vous serez plus calme. » D'un bond, on lui barrait le chemin. Albert, sûr de lui parlait lentement : « Non, non, écoutes, j'ai à te dire », il commença de lui déboutonner la veste, Rodolphe sentait un parfum de luxe, une odeur qui achevait de le mettre en démente, « Ecoutes, c'est toi qui le dis, les beaux messieurs cajolent nos femmes, leur

font des enfants... Alors, dis donc, c'est bien juste que nous leur rendions ça et que ce soit à notre tour d'y passer, tu vas payer pour ton père et... Il poussa Rodolphe dans un coin où des loques étaient jetées. Rodolphe trouva le prix de l'entreprise trop hasardeux, lui aussi perdit la tête, se débattit, révolté, terrifié à l'approche de la monstrueuse étreinte : « Laisse-moi, je vais crier. » Albert répondit en souriant : « Tu ne crieras pas, on est seul et qui ira te croire ? », et il le poussa brutalement avec ses mains dures qui le violentaient et déjà lui ouvraient la ceinture, puis la braguette. Tout un fumet de fauve s'exhalait de lui de sa peau sombre que l'on voyait maintenant de très près. Sa besogne de la nuit, la sueur dont elle l'avait inondé, le trempait, l'enfiévrant encore. Albert le poussait toujours, et Rodolphe se sentait défaillir, emporté, subjugué, n'ayant plus la force d'appeler à son secours : « Je vous jure que je vais crier, si vous ne me lâchez pas. » Mais Albert ne parlait plus, les dents serrées dans une frénésie où le besoin de chair bourgeoise aboutissait à ce rut, à ce viol. Et d'une poussée dernière, il le culbuta dans le coin, sur les vieilles hardes entassées, un lit infect d'ignominie.

Des deux mains il avait arraché le pantalon, la veste, il l'avait mis nu. Rodolphe fut pris comme une femme, Albert l'écrasait, lui écartait les cuisses, tâchait de l'immobiliser pour éviter les coups de pieds. Une fureur sombre avait fini par prendre Rodolphe, il se battait en fauve lui-même, silencieusement, lui arrachant le caleçon, s'efforçant de ne pas être atteint tout de suite, tandis que l'autre grondait encore : « Des mecs, des mecs, tous des bourgeois. »

Tout d'un coup le fils des Saint-Gilles cessa de se débattre. Une onde d'abominable volupté, un flot d'effroyable ivresse était monté dans sa chair en un frisson éperdu qui submergeait sa volonté. Il bandait aussi, et cette volupté affreuse était faite de l'abjection même où il tombait, de cette couche ignoble, de cet hangar empesté, de cette brute enragée à l'odeur inhumaine, à la peau suante, au sang brûlé par le four de la forge, enfin de tout le sombre écrasement de l'abîme, du monstre mangeur d'existence dont les ténèbres traversés de flamme lui donnait un vertige d'enfer. Le chercheur, le pervers qu'il était, si peu gâté par l'éthique sexuelle de sa classe, touchait là le fond de la sensation. Et il l'avait tant cherché. Il fut consentant, il se cambra, se fit roseau, rendit son étreinte à la brute ivre, il jouit en spasmes jamais ressentis, criant de plaisir fou, comme

l'autre gémissait, ce qui le fit se croire le tigre de l'Exposition Universelle.

Albert, tout de suite, s'était remis debout. Ainsi que le taureau dans l'arène, il tournait, grognait, en s'essuyant à la hâte. Son unique vêtement était tombé sous l'autre, il le poussa d'un pied, tel une chose gênante ; et deux fois encore il bouscula Rodolphe du pied, cherchant de l'air d'un homme qui a perdu quelque chose, et à chaque coup de pied il grognait une obscénité. Puis à peine habillé, il trouva enfin. Rodolphe ne se rendit compte de rien. C'était un couteau qui avait glissé de la poche de son caleçon et qui était sous le dos du jeune homme. Albert était un être trop vrai pour assimiler le plaisir au meurtre. Quand il le tint, il s'en alla en courant, en poussant un dernier grognement : « Ça mérite une bonne cuite. » Rodolphe, indifférent au monde, s'était endormi.

DANIEL.

ROGER PEYREFITTE

UN MUSÉE DE L'AMOUR

Un livre rare, d'une beauté convaincante..., illustrée de tous les objets d'art que possède Roger Peyrefitte... Une collection unique d'objets érotiques...

Ed. du Rocher — 190 p. — 46 F

LE LIVRE DES MORTS-VIVANTS

par DASHIELL HEDAYAT.

Enfant, vous avez été quelque temps frappé d'une paralysie (1). Pour vous distraire, votre mère (une riche anglaise que vous appelez Mother et que vous adorez) a fait venir à votre chevet un magicien ; celui-ci a, sous vos yeux stupéfaits, escamoté un enfant (surnommé Narcisse) dont seule l'image est restée fixée sur le miroir qu'il semble avoir traversé. Un peu plus tard, votre mère s'est noyée (suicide) et vous avez vu son cadavre horriblement mutilé. Puis c'est l'aventure. Vous parcourez le monde, vous découvrez les « paradis artificiels », vous devenez chanteur, poète, musicien. Un jour, dans un hôpital d'Hollywood, sur Cielo Drive, vous rencontrez Zelda, une très jeune héroïne, dont vous voilà amoureux, puis le frère de Zelda, Clarence, votre « seul ami ». Mais le frère aime la sœur, et vous-même n'aimez-vous pas le frère à travers la sœur ?

Dashiell - Zelda - Clarence poursuivent leur vagabondage, leur triple amour, leur expérience des hallucinogènes. Zelda meurt à son tour d'une « overdose » ; Dashiell et Clarence fondent ensemble un groupe pop, Flying Lizzard ; puis c'est Clarence qui se noie dans une piscine en Italie, dix jours après avoir épousé une « principessa ». Dans le regard éteint de votre unique ami, vous n'avez plus vu votre reflet : sans doute êtes-vous devenu un vampire, « sa mort est la vôtre, sa mort vous a vampirisé ».

Vous restez donc seul, absolument désespéré. A Venise, où vous tentez de vous désintoxiquer dans un palais appartenant à une extravagante vieille actrice du cinéma muet, un jour, dans un accès de délire, vous vous vampirisez vous-même : vous redécouvrez alors votre reflet dans la glace. C'est donc que vous-même, vous n'existez plus, vous n'êtes plus que ce reflet, comme l'enfant Narcisse. Mort-vivant devenu vivant-mort, vous errez dans un labyrinthe d'apparences et de cauchemars, jusqu'à ce que vous repreniez votre casaque magique de star, d'idole de pop-music, et que, vous adorant vous-même, vous retrouviez votre être.

J'ai tenté de reconstituer pour vous la chronologie de ce récit, certainement autobiographique, mais où les souvenirs (vécus ou phan-

(1) Christian Bourgois. Prix : 40 F.

tasmatiques) se juxtaposent et se mêlent indistinctement au présent vécu ou halluciné.

C'est assez dire que ce livre est parfois d'une lecture déroutante et difficile, au moins pour celui qui ne serait pas familiarisé avec les recherches structurales du Nouveau Roman français et le style rhapsodique de la beat-novel (Kerouac, Burrough ou Dylan, dont Dashiell Hedayat a traduit *Tarantula*). Je ne saurais trop vous recommander cependant de vous plonger dans cet extraordinaire maëlstrom d'images et de prises de conscience déchirantes, de faire avec Dashiell cette hallucinante descente aux enfers, de vivre avec lui sa Saison en enfer — et ce n'est pas inconsidérément que je cite Rimbaud. Voici (enfin) un livre qui ne vous laissera pas intacts, mais qui vous fera perdre pied, vivre ce que vous n'avez sans doute jamais vécu — ne serait-ce que les expériences bouleversantes des hallucinogènes. A titre d'exemple, cet effet du peyotl (un champignon mexicain) : « Tu te rends compte que, lorsque courbé sur soi-même et les muscles en contraction on contemple son propre nombril, il y a que, saisi par le vertige, on se sent retourné — comme un gant à partir de son nombril, les entrailles dehors et l'air du soir dedans ? (p. 135). Un livre qui déplacera pour vous les frontières de la vie et de la mort, du réel et de l'imaginaire ; un livre qui sera beaucoup plus qu'une lecture, une expérience initiatique — car il ne faut pas lire ce livre comme celui d'une quelconque histoire de vampires, mais comme un de ces *Livres des Morts* que conservent pieusement toutes les religions à mystères.

Vous vous demandez peut-être encore pourquoi j'en rends compte ici. Sans doute, une seule scène évoque des relations sexuelles précises entre Dashiell et « le beau Clarence » dans un hôtel américain ; encore sont-ils ivres tous les deux et ne cessent-ils de se répéter, dans leur langage codé : « L'est pas pédé, 'ti Geoff. — Pas pédé, 'ti Ach », et de se donner une justification supplémentaire : « ç'aurait été toute une affaire, à cinq heures du matin, de faire monter des putains et qu'elles enjambent notre tas de vêtements sur le parquet » (p. 31). On conviendra que l'obstacle n'était pas insurmontable... Curieuse aussi est la scène (p. 160) où Dashiell et Clarence « prennent » ensemble Zelda, cherchant en quelque sorte à se rejoindre à travers elle. Et si vivante et gracieuse et attachante que soit l'évocation de Zelda, si émouvant que soit le désespoir des deux amis à sa disparition (scène inoubliable où Clarence en larmes s'acharne absurdement sur un distributeur de coca-cola (p. 143), c'est tout de même l'amitié passionnée de Dashiell et Clarence qui vient au premier plan dans le livre ; passion avouée d'ailleurs (p. 25) : « Je l'aimais — je le sais. Comme il m'aimait à ce moment-là, tremblant d'avoir compris ce qu'est comme. » Les pages où les deux amis se réconfortent et se soutiennent mutuellement après la mort de Zelda, chevauchent ensemble, côte à côte, leurs motos jumelles, puis se livrent aux joies grisantes du surf (« Nus. Bandant de tout le corps — Mer miraculeuse. Haute. Haut miroir au-dessus de nos rires aigus. Surf. L'arrf des vagues. Sillage blanc. Glisse. Griffes. Gifle — Aux

tendons, aux muscles baudriers. Sur le plexus. Soleil. Froide, l'eau. Plie. Plisse. La planche. Sec d'un coup dans le vent. Tout un foutre de gouttelettes d'eau glacée sur le pénis dressé. Nos corps bleuis dévalant des rouleaux. Roulant. Renversés. Resserrés dans le miroir. Redressés (p. 192) dans un vertige où l'érotisme naît de la fusion avec l'ami comme avec la mer, et la mère un instant retrouvée ; plus encore les premières pages, quand Dashiell découvre la mort de Clarence, pleure et rit alternativement, d'un rire fou plus déchirant que les pleurs, dans le peignoir blanc, « placentaire », de Clarence (un des débuts de roman les plus empoignants que je connaisse), je vous jure que ces pages resteront longtemps gravées en vous.

Je ne sais presque rien de Dashiell Hedayat. Il a vingt-cinq ans, il a déjà publié deux récits (que je n'ai pas encore lus) et un disque de pop-music (que je n'ai pas entendu). Mais je sais aussi, après avoir lu ce récit de ténèbres secouées de prodigieux éclairs, où les sanglots se mêlent à l'humour et l'ivresse extatique au désespoir, écrit dans une langue balbutiante, syncopée, comme il convenait à sa voix, mais superbe, somptueusement baroque et déjà reconnaissable entre mille — je sais qu'il est un grand écrivain, doué de toutes les vertus de l'esprit et du cœur. Peut-être a-t-il écrit le livre de sa génération, pantelant, déchiré, fraternel. Ne manquez pas cette rencontre irremplaçable.

JEAN-NOEL SEGRESTAA.



*Le Spécialiste du
Sous-Vêtements
Américain
en Cuir pour
Motorcycles*

**BOY'S
CUIR**

• B. P. 33 -
13005 - MARSEILLE -

Catalogue et Tarif CUIR ★★ Joindre 10^f pour Frais d'Expédition ★★

L'AUTRE ET MOI-MÊME

*Parce qu'il est passé près de moi
avec ses yeux comme les miens
ses yeux fragiles qui criaient
comme les miens n'osent le faire
peut-être égaré comme moi
j'ai connu le goût de sa vie
la douce odeur de son chagrin
j'aurais pu lui toucher les mains
il était un parmi les hommes
avec un front où le silence
avait taillé ses durs silex
et puis ses yeux comme les miens
Comme il était on le sait bien
un vieux mendiant au jour le jour
voilà cent ans qu'il interroge
les visages les mains qui passent
voilà bien mille ans qu'une chose
se repait de toute sa vie
Est-ce le cœur des pluies pourries
qui bat ses heures apeurées
ses mains n'ont jamais eu pouvoir
quand il les met sur nos épaules
elles glissent loin de lui
plus rien en vient quand il appelle
et son visage lui fait mal
encore un jour de cette vie
et le temps sera de sourire
à celle qui vient doucement
les mains gantées de terre blanche
il est passé si près de moi
cette chose criait en lui
mais c'était comme une habitude
une souffrance bien connue
j'aurais pu lui toucher les mains
prendre les doigts de son chagrin
et lui montrer le mien pareil
les yeux fermés comme les miens
Je n'ai pas pu qu'il me pardonne.*

OLIVIER VERDIER.

LES HOMOSEXUELS

de MARC DANIEL et ANDRÉ BAUDRY.

De nombreux Arcadiens nous demandent, de vive voix ou par écrit, pourquoi *Arcadie* n'a pas encore publié de compte rendu de notre livre *Les Homosexuels*.

Plusieurs, même, ont écrit des comptes rendus et nous les ont donnés pour publication.

C'est volontairement que nous avons décidé qu'il n'y aurait pas, dans les pages de notre revue, un compte rendu de ce livre. Tout ce que des Arcadiens pourraient en dire serait trop suspect de sympathie délibérée, et on conçoit qu'il paraisse impossible à *Arcadie* de se « distancier » suffisamment de cet ouvrage pour en parler de façon impassible.

En revanche, nous conservons soigneusement toutes les lettres que nous recevons à son sujet, toutes les allusions qui y sont faites dans la presse.

A l'automne, nous publierons tout cela sous forme d'un petit dossier : éloges... et critiques. Tous les Arcadiens sont cordialement invités à y contribuer.

ARCADIE.

MARC DANIEL

ANDRE BAUDRY

LES HOMOSEXUELS

Edition Casterman

Collection VIA — Collection de poche

LE LIVRE QUE TOUS LES HOMOPHILES DOIVENT LIRE...
LE LIVRE QUE TOUS LES HOMOPHILES
DOIVENT FAIRE LIRE...

ARCADIE SE CHARGE D'EXPÉDIER CET OUVRAGE PARTOUT
OU VOUS NE POUVEZ LE FAIRE VOUS-MEME...

Avec frais postaux :

1 livre : 10 F
2 livres : 20 F
3 livres : 29 F
5 livres : 48 F
10 livres : 90 F

Règlement :

ARCADIE — Chèque bancaire ou C.P.P. PARIS 10 664 02

HOMOPHILES :

Faites-vous connaître par les HOMOSEXUELS...

HOMOPHILES :

Enfin la VERITE sur l'homophilie...

BATI - GHRA

ENTREPRISE GENERALE DU BATIMENT

54, rue d'Amsterdam, 75009 Paris

Tél. : 874-00-24 - 874-96-22

Carrelage, chauffage central, revêtement de sol et mur, peinture, plâtrerie, plomberie, électricité, maçonnerie, menuiserie.

ADHERENTS :

Pour vos travaux consultez-nous.

Un Arcadien se mettra aussitôt à votre disposition pour vous conseiller au mieux et établir UN DEVIS GRATUIT ET SANS AUCUN engagement de votre part.

SUR RENDEZ-VOUS

AU CLUB D'ESTHÉTIQUE

DANS UN CADRE AGRÉABLE ET MASCULIN

SALVATORE

vous aidera à résoudre vos problèmes de visage, de cuir chevelu et du corps.

MASSAGES - BRUNISSAGES

Sur rendez-vous du lundi au samedi
de 9 h à 19 h, le mercredi jusqu'à 22 h.

PRIX MODÉRÉS

18, rue des Messageries - PARIS - Tél. 523-16-10 et 16-11

EN MONTAGNE... à 4 heures de train de Paris

MAISON DE WEEK-END

Construction de caractère - entièrement restaurée
Jardin d'agrément - Ski - Lacs - Forêts - Détente

Prix : 90 000 F

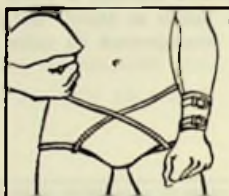
OFFICE IMMOBILIER PARISIEN

11 bis, rue de Leningrad, 75008 Paris
Tél. : 522-93-89, l'après-midi et sur rendez-vous

Amis d'ARCADIE, chez

BARLAY

CHEMISERIE



SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, PARIS-VI

Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)

Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés

— UNE FLEUR POUR CHACUN —

RAYMOND COUDRAY

CONSEIL IMMOBILIER

ACHETE CHAMBRE — STUDIO — APPARTEMENT

Païement comptant

Renseignements gracieux aux Arcadiens

Sur rendez-vous : 533-91-73

JEAN-PIERRE KRETTNICH

PEINTURES - DÉCORATION

Appartement

8, IMPASSE ROBERT — 75018 PARIS

Téléphone : 255-88-29

LES ARCADIENS

AU POULAILLER

16, rue Brey, Paris — Téléphone : 380-54-27

(FERMÉ LE DIMANCHE)

C'est Saint-Germain à l'Etoile...

C'est sympa...

On bouffe dans la cave...

Il y a un MENU à 20 F et une carte très chouette...

— Parking assuré, 22, avenue de Wagram —

Amis Arcadiens...

VOTRE ASSUREUR

vie - épargne - auto
retraite - incendie
accidents, etc...

BERNARD GILLES

92, avenue de Paris

94-CHARENTON — Téléphone : 368-26-56

(se rend à domicile sur simple appel téléphonique
dans toute la région parisienne)

Tous les homosexuels
doivent avoir un
point commun : lire
UN ANGE à SODOME




guy gauthier
éditeur

un chef d'œuvre
de "notre" littérature
où le seul visage qui ressemble
à celui d'un Dieu est celui
d'UN ANGE à SODOME

En vente à la librairie Arcadie
61, rue du Château d'Eau 75010 Paris
au prix de 25 F